

DES PLUMES À L'ACTION



L'impact de la crise écologique est ressenti

La destruction environnementale et le changement climatique

Le mouvement écologiste vise à stopper le réchauffement

L'écocriticisme s'inscrit dans une économie transformée fondée sur la valeur

Au pire, la vie de l'humanité est menacée

JUSTICE CLIMATIQUE

ULaval



OXFAM
Québec

DES PLUMES À L'ACTION

JUSTICE CLIMATIQUE

"Que peut faire la littérature quand on a faim, sinon nourrir des idées ?"

"Du haut de ses quarante-trois ans, avec en mémoire son enfance de tempêtes blanches, Romain ne s'habituerait toujours pas. Hivers sans neige, ternes et humides, aux journées courtes comme un souffle asthmatique."

"Baru Pulau, l'île [...] sur laquelle des générations de Myaks avaient grandi et avaient été heureux, ne semblait plus réunir les conditions élémentaires de survie."

"Eau, enchantée. Je suis née avec les vents et la nuit, mais depuis que le ciel assèche les terres, je reste la seule goutte d'eau du coin."

Oxfam-Québec Université Laval est un groupe campus Oxfam-Québec. Notre mission est d'informer, de sensibiliser et de mobiliser la communauté étudiante de l'Université Laval autour des enjeux liés au développement international, à la justice sociale ainsi qu'au respect des droits humains, tout en adoptant une perspective critique, inclusive et intersectionnelle. Pour cela, nous organisons diverses activités sur des thématiques aussi variées que la lutte contre la pauvreté, la justice climatique, les stéréotypes sexistes et racistes ou encore l'aide internationale.

ULaval



DES PLUMES À L'ACTION

**JUSTICE
CLIMATIQUE**

ULaval



OXFAM
Québec

Les propos exprimés ici n'engagent que leurs auteur.e.s et ne représentent pas nécessairement la position d'Oxfam-Québec.

Illustration réalisée par Louise Nachet

PRÉFACE

Habiter l'orage

« Le système patriarcal et capitaliste n'est pas conscient (du pouvoir de l'art et l'expression créative). Il le néglige. Mais dans le monde entier, les militant-e-s en sont conscient-e-s (...) et vous font rire et réfléchir, parfois bien plus qu'en brandissant une pancarte ».
- *Majanda Rodríguez Acha, co-directrice exécutive de FRIDA The Young Feminist Fund*

Fils d'actualités et bulletins de nouvelles se succèdent pour nous alerter de la crise climatique. Personne ne peut plus prétendre ignorer l'orage. Indignation, deuil, impuissance... nous sommes de plus en plus nombreuses et nombreux à voir ces sentiments d'inconfort se loger en nous. Que peut-on en faire, où peut-on les déposer ?

Ce recueil, c'est tout d'abord une invitation à se mettre à l'abri.

Se mettre à l'abri

Face à l'orage, il faut d'abord trouver un endroit où se poser, ensemble. Un endroit pour partager en lieu sûr nos manières de vivre et de ressentir la crise climatique. Les dernières années ont, et c'est tant mieux, redonné une juste place aux scientifiques dans le discours sur les changements climatiques. Les données probantes sont certes un outil robuste pour échauffer un langage et un plan d'action communs. Mais des milliards de répétitions de prévisions climatiques, à elles seules, ne mobiliseront pas une masse critique de gens. On entend la donne climatique, on la comprend, mais encore faut-il qu'on la ressente, qu'on s'y connecte. En cette ère de confinement sanitaire où il est impossible de se tendre la main, les autrices et auteurs ont fait le choix de se tendre la plume pour exprimer ce ressenti nécessaire.

Mais ce recueil, c'est plus qu'un abri. C'est une invitation à affronter les vents contraires.

Affronter les vents contraires

En plus de ressentir, il faut questionner. De nombreux acteurs clés, que ce soit les entreprises ou les gouvernements, s'attardent de plus en plus aux enjeux de développement durable: approvisionnement local, cycle de vie des produits, matériaux renouvelables, etc. Ce sont là des premiers succès à célébrer, mais ces acteurs se posent-ils suffisamment de questions de justice climatique: qui est à l'origine du dérèglement climatique ?

Qui en subit principalement les conséquences ? Qui conçoit et met en œuvre les solutions écologiques ? Qui en bénéficie ? Trop souvent, un constat revient : une minorité privilégiée est à l'origine du problème, et cette même minorité se consulte trop souvent entre elle pour trouver des solutions qui lui bénéficient en priorité. Les autrices et les auteurs s'interrogent sur les réalités actuelles et font émerger de nouvelles questions.

Mais ce recueil, c'est plus qu'un torrent de questions. C'est une invitation à inverser les vents.

Inverser les vents

Ressentir, questionner... et ensuite agir. Le simple redémarrage de nos économies telles qu'elles existaient avant la pandémie n'est plus une option viable. Nous devons réinventer les solutions. Les décideuses et décideurs des communautés, des nations, doivent avoir l'imaginaire nécessaire pour construire un avenir plus juste, plus vert et plus inclusif. Une vision qui ne retourne pas aux recettes néolibérales habituelles, mais ose remettre en question les dynamiques de pouvoir, nos modes de vie, particulièrement celui des plus fortunés. Les textes qui suivent réinventent les solutions et offrent un espace de possibilités nouvelles.

Face à l'orage, abritons-nous, affrontons puis inversons les vents. Se déposer, remettre en question, imaginer les possibles : c'est l'invitation proposée ici. Ensemble, nous habiterons l'orage. Ensemble, nous écrirons un climat de justice.

Catherine Caron

Agente de campagnes, Oxfam-Québec

INTRODUCTION AU RECUEIL

*«Mais la créativité et l'expérimentation sont vitales face
aux forces qui non seulement écrasent la désobéissance mais
diluent également les désirs.»*

- Carla Bergman et Nick Montgomery.

Joie Militante.

Des plumes à l'action est le fruit d'un travail collaboratif entre citoyens du monde partageant une réflexion sur la justice climatique. Suite à la publication du rapport Oxfam sur les inégalités climatiques, le groupe Oxfam Québec- Université Laval a laissé la plume de chacun.e.s, militant.e.s ou non, exprimer leur perception sous la forme de leur choix. Car, finalement, écouter la vision de l'autre est un outil de sensibilisation en soi, mais aussi de partage cathartique. La communauté étudiante

fait largement partie du mouvement mondial de lutte contre les changements climatiques. Face à l'urgence, beaucoup souffrent de leur impuissance mais aussi de l'afflux massif d'informations sous la forme d'éco-anxiété. Dès lors, se rassembler pour partager ce sentiment mais aussi s'exprimer soulage et renforce la confiance envers le futur – seul, on va plus vite mais ensemble, on va plus loin !

Ce que vous tenez entre les mains est le produit de la première édition d'un concours qui, nous l'espérons, perdurera. Nous espérons aussi pour vous qu'il sent suffisamment le livre neuf et qu'il prendra plus tard l'odeur du vieux livre usé, plié, déchiré et peut-être même — s'il a de la chance — taché de café. Lisez-le, partagez-le, puis, son voyage terminé, rangez-le parmi les objets de son espèce ; qu'il se fasse pour ami Asimov, Herbert, Klein, Marx et bien d'autres encore. Et surtout, qu'il ne rougisse pas ! Car il possède la puissance du collectif, la force du commun et l'assurance d'une honnête cause. Chaque fois que vous passerez à côté vous parviendront les voix de ceux qui, au-delà de l'envie, devaient s'exprimer. Les multiples timbres, les multiples accents, unis en une œuvre mélodieuse. Cette œuvre. Elle ne prétend rien, elle est, par l'importance que les auteurs attachent à la cause sur laquelle ils ont écrit, formidable. Nous les remercions, ces auteur.rice.s. Eux qui ont pris de ce bien dont nous manquons tous terriblement pour nous permettre de vous composer une œuvre didactique, honnête et pleine d'espoir.

Ce recueil contient les écrits retenus par le jury mixte étudiant. Entre poèmes et nouvelles, dystopies et espoir d'un futur meilleur, les participants ont offert un ensemble varié de pro-

ductions uniques. Chaque œuvre sera introduite par une courte mise en contexte écrite par nos soins.

Bonne lecture !

L'équipe d'Oxfam-Québec Université Laval

CONTE D'HIVER

Par Joan Sénéchal

Conte d'hiver a cela d'effrayant qu'il se veut prophétique. L'auteur n'y dépeint pas un énième monde imaginaire, il nous donne à voir ce que le nôtre deviendra si aucun changement structurel de nos modes de vie et de consommation n'est accompli. Il s'agit là d'une extrapolation rationnelle prenant sa source dans les multiples mises en garde du GIEC. Le propos environnementaliste est habilement ponctué d'une critique contre notre dépendance aux technologies, toujours croissante, devenue aliénante et oppressive. On s'attaque ici à la question : La technologie peut-elle être la réponse à tous nos problèmes ? Il est évidemment plus agréable de croire en un possible miracle industriel — et il faut dire qu'il est toujours très rentable de vendre la solution à un problème que l'on a soi-même créé —, mais il s'agit à la fois d'un pari dangereux et injuste.

1.

Février 2054@Montréal‡Tohtià:ke@Ahuntsic.

— Ça va? Je te fais pas mal? Tu as tellement de nœuds...

— Pff... À quoi bon les broser...

— Grand'man aime ça quand tes cheveux sont bien lisses.

— Je sais...

— Allez, finis tes rôties! C'est trop long... Pourquoi t'as pas plutôt pris un *mix-shake*?!

— Pap, si je fais que boire ces trucs, j'aurai la mâchoire complètement atrophiée!

— Janis, arrête la leçon... T'as que 7 ans je te rappelle! Et t'as 5 minutes 25 secondes pour terminer ton déjeuner!

— D'acco pap! Alors stop me déconcentrer...

— Et toi, stop l'attitude!

7h12'47" ! Et voilà ! On va être pris dans la confichar!

Romain stressera. Verra mentalement la longue file d'attente au poste de *douane prophylactique* et les embouteillages sur l'Autostrade des Laurentides‡*Kiwetin*. Pressentira leur enfermement claustrophobique au milieu des cages de tôle fuyant comme eux le *smogxin*. Et Janis qui traînera des mandibules, refusant par principe les jus de grillons qu'il lui fera siroter à longueur de journée à-travers son masque. *Elle est trop maigre... À la moindre rupture d'approvisionnement, c'en sera fini d'elle...* Mais sa fille adoptive s'entêtera : « Nous deviendrons bientôt de vraies mouches, juste capables d'absorber du prédigéré! »

Ce qu'elle peut être agaçante! Surconsciente Janis, indifférente aux trépignements de son père, les yeux scotchés sur l'écran-table, absorbée par des flash-animés tridimensionnels abstraits. Sur son bras mince, la petite fleur du tatouage *TeckToo®* biosen-

seur scintillera timidement d'un bleu pâle, signe d'un état dépressif pré-latent. *Attention, pente glissante...*

D'un souffle, Romain tentera d'expirer le vent d'angoisse qui enserrera sa gorge. Comme à chaque fois, il compensera son impuissance par de la colère. *Elle ne s'aide pas! Elle fait tout pour alimenter son moulin à cafards...* Remontant sa manche de chemise, il caressera sur son poignet gauche le tatouage cuivré en forme de circuit intégré. Un *PsychoPad*® de première génération, mais qui lui rendra de précieux services en cas d'urgences émotionnelles. Romain hésitera à activer la commande $\psi | flush$ pour déborder d'un coup tous ses affects en surchauffe et s'éviter une attaque de panique. Mais cette fois-ci, la simple vue de l'artefact suffira à rasséréner son système amygdalien.

— Janis! Je mets nos affaires dans l'auto, et on s'en va! Grand'man nous attend pour 10h33'10"!

Le fossé générationnel qui le séparera de sa fille représentera un défi qu'il n'aura pas anticipé en l'adoptant. Contrairement à lui ayant somme toute grandi dans la paix et le confort, Janis n'aura à peu près connu que les catastrophes et les horreurs humanitaires. Du haut de ses 7 ans, elle combinera un esprit de sérieux d'adulte, une tendance oppositionnelle d'adolescente et une immaturité émotionnelle d'enfant. *Tout un cocktail!* L'insouciance euphorie de l'enfance aura été brève, son petit cœur embourbé de considérations défaitistes et de fatalisme cynique, et c'est tout son développement psycho-cognitif qui sera à risque. Pour ses cinq ans, son père lui aura donc offert un *serre-tête de juvénalisation* en forme d'oreilles de chat, qui dynamisera dans son cerveau la sécrétion d'hormones anxiolytiques. Mais Janis résistera, rejettera cette prothèse permettant à son père d'ajus-

ter ses humeurs à distance aux besoins du moment. *Toujours un pet de travers... Je me ruine pour elle, mais ce n'est jamais assez!*

2.

7h28'57". Louvoyant à nez de GPS dans le labyrinthe des rues barrées, déroutées et défoncées, Romain ruminera, se sentira coupable de son léger emportement matinal. *Je ne voudrais pas que le départ soit ainsi teinté par ma colère, je dois montrer l'exemple.*

— Alors Janis, tu es contente de retrouver Robin chez Grand'man? Au télévid, il disait qu'il lui tardait de te revoir! Il a plein de nouvelles histoires et de jeux pour toi.

— Robin? Le *majorbot*? C'est ridicule! *Rires.* En vrai, il ne sait même pas qu'on existe! Robin, c'est comme un grille-pain sur des roulettes, avec une fausse tête et un écran ventriloque sur la bedaine!

— Faut pas voir ça comme ça, chouquette! Il est réellement soucieux de notre bien-être...

— Eh bien moi je préférerais un gecko... Au moins, ça ne craint pas la chaleur comme ces gadgets post-technos qui fondent les plombs à la moindre canicule!

— Un gecko?! Mais où vas-tu chercher des choses pareilles?

— Les animaux, eux, ils sont vraiment attachés à toi. C'est prouvé qu'ils contribuent à la santé mentale de leur propriétaire.

— Ok ok... On verra...

Janis aura l'art d'appuyer sur ses nœuds sensibles. Romain pourrait débattre plus longuement, mais il sera trop accaparé par la route. Il haïra par-dessus tout conduire au milieu de ces énormes véhicules automatisés dont il ne parviendra pas à saisir

la logique, avec leurs changements de direction inopinés, leurs coups de freins erratiques ou leur propension à se coller les uns les autres en fonçant à la vitesse maximale autorisée. Certains rouleront même à vide, ou juste avec des enfants, ou des boîtes, allant chercher leurs propriétaires, faisant pour eux des courses. Les gens à l'intérieur s'y tiendront en cercle, parfaitement oublieux du monde autour, bien protégés par un habitacle renforcé aussi destructeur qu'invincible. *On dirait plus d'énormes cubes blindés qu'autre chose...* D'autant qu'en cas d'accrochage, il n'aurait pas la moindre chance d'obtenir gain de cause face aux sanguinaires juristes des compagnies de constructeurs.

J'ai toujours voulu conduire moi-même, faire comme Pap qui nous emmenait partout... Mais quel calvaire en vérité. Et en plus, il se met à pleuvoir... Avec cette maudite asphalte blanche anti-puits de chaleur, je dois être extra-vigilant maintenant... ça va glisser en titi...

3.

7h53'11". Sortie du Pont-Tunnel des Outaouais, *Kanà:tso*, lumière du jour après une douzaine de kilomètres sous terre. *75 e-carbs le passage, et trois fois plus pour revenir, ils ont encore augmenté le toll! Va falloir que je sponsorise un enfouissement auprès de la banque pour recharger ma carte carbone. J'atteins les limites de ma ligne de crédit...*

Direction Nord, vers la micropole intelligente de Val-David, *Tioweró:ton*. À l'arrière, Janis tirera paisiblement sur son smoothie protéiné. *Ça va, au moins elle ne panique pas. Fuir est sa normalité...* Troisième alerte de *smogxin* cette année. On appellera ainsi ces brises marines neurotoxiques : émises par des floraisons soudaines de microalgues, les toxines provoqueront crises

d'asthme et nausées. Mais surtout, elles contamineront la faune aquatique, qui viendra s'échouer par tonnes sur les littoraux. *Marées rouges pestilentiennes*. Par mesure de précaution, on fermera les écoles et limitera les activités au maximum. Deux options : s'enfermer en respirant l'air aseptisé des filtres fenestreaux, ou s'exiler temporairement.

À l'agréable surprise de Romain, la circulation sur l'Autostrade sera assez fluide. *Les urbains vont sans doute se barricader chez eux*. Il est vrai que peu auront la chance d'avoir de la parenté en Zone d'air clair, et ceux qui auront acquis des chalets avant les restrictions urbanistiques y résideront désormais à plein temps. Malgré tout, à Ahuntsic, Romain et Janis ne seront pas si mal lotis. Un peu dans les hauteurs de l'Île, ils auront été épargnés par la dernière crue, alors que certains bas quartiers ne seront sans doute jamais récupérés des boues.

C'est ainsi que Montréal *Tohtia:ke* la grande métropole, se videra peu à peu. Une fois de plus, Grand'man Marijo insistera pour qu'ils s'installent chez elle et son conjoint Guillaume. Et une fois de plus, Romain déclinera l'offre. Il répugnera à l'idée de trop dépendre d'eux. Mais surtout, leur mode de vie, et pour ainsi dire ce qu'ils seront en train de devenir, le mettra profondément mal à l'aise. À commencer par sa mère, désormais plus *cyborg* qu'humaine. Car ce ne sera pas un serre-tête en oreilles de chat qu'elle arborera, ni un tatouage psychorégulateur, mais des *cornettes sous-cutanées*, prothèses permanentes qui ajusteront son humeur en conjonction avec son *bracelet holistique*. Pouls, température, calories consommées, niveaux d'eau, de sucres et de minéraux, mouvements... le bracelet enverra toutes ses données biologiques à Robin le *majorbot*, qui les processera avec

ses algorithmes intelligents pour effectuer des interventions directes sur l'environnement de la maison ou sur les prothèses bioniques de sa maîtresse. En particulier, c'est lui qui commandera l'armada de nano-usines chimiques circulant dans le sang de Marijo, programmées pour maintenir l'équilibre de son microbiote, la tenségrité de ses fascias, ou prêtant main forte à ses globules blancs dans la lutte aux polypes, lymphomes et autres tumeurs malignes.

Un tel dispositif sera à la haute pointe et coûtera une petite fortune. C'est son compagnon Guillaume qui l'aura gratifiée de ce traitement royal. Neurologue de formation, il se sera enrichi dans l'import et l'installation de ces implants, lui-même affichant fièrement ses différentes *bugmentations* : et notamment la puce cérébrale qui le dotera d'une *pensée hybride*, mi-cortex mi-réseau. Non contente de le connecter à la Toile avec la précision et la vitesse de l'instinct, sa *biopuce* lui permettra de s'injecter toutes sortes de drogues neurotoniques sensées décupler la puissance de son intellect, son imagination ou sa vitesse de récupération mentale... Tous deux auront la soixantaine passée, mais paraîtront une dizaine d'années de moins.

4.

8h17'57". Les essuie-glaces chasseront la pluie ruisselante sur la vitre panoramique du cockpit. Les larges voies de l'Autostade, cernées de plexiglass blindés, dérouleront le paysage lunaire de Blainville † *Kanesatake*, à 60% dévastée : plaines terreuses cristallisées de sel, vagues blanches et rosées aux crêtes craquelées. *Les boues de la dernière crue ont séché sous le vent. Encore une Zone qu'on ne reprendra pas...* Avec au loin les silhouettes

grises des éoliennes et des usines mobiles d'enfouissement de GES prises dans les vapeurs brunes des immenses carotteuses d'eaux pures, le tout donnera l'impression d'une planète hostile en cours de terraformation. *Alors que c'est l'inverse : tout se déforme et se dé-terraforme...*

Ici et là, Romain devinera les bidonvilles sauvages, *géonefs* de briques et de brocantes, *earthships* de pneus, de vase, de containers soudés... En marge, les *désabrités* survivront, hantises tolérées comme ces parents mourants dans lesquels on craint de dévisager son proche avenir. Malgré les protestations humanitaires, face à ces hordes, les *intracités* se barricaderont : patrouilles d'hélicoptères militaires, murs d'ondes millimétriques, miradors de servovigiles automatisés... *Janis ne semble pas choquée par tous ces pauvres gens : ça aussi, c'est sa normalité. Elle regarde juste la pluie...*

La pluie en février... tout de même... Du haut de ses quarante-trois ans, avec en mémoire son enfance de tempêtes blanches, Romain ne s'habituerà toujours pas. Hivers sans neige, ternes et humides, aux journées courtes comme un souffle asthmatique. D'ailleurs, l'automne aussi sera méconnaissable. Avec ces ressacs caniculaires jusqu'en septembre, voire en octobre comme cette année.

On parlera de *contre-saisons*, de *spasmes climatiques*, de *convulsions météorologiques*. L'été lui-même ne faisant plus grand sens. Avec ces brutales chutes de température et ces matins inexplicablement glacés, les *micro-vortex polaires*. Ou ces orages de grêle : des trombes de glaçons gros comme des pamplemousses qui défonceront les toits et lapideront toute créature se trouvant par malchance à découvert.

Mais la constante majeure de l'été, ce seront ces assauts de chaleur redoutables : des soufflets meurtriers qui décimeront les corps fragiles. Gongs de massue écrasant les nerfs, la peau gonflée jusqu'au fond de l'hypoderme. Le pire, ce sera la tête. Bourdonnante comme unealebasse, pas d'air pour la rafraîchir, toujours en état de combustion, de confusion. Ce harcèlement permanent s'accompagnera invariablement d'accès de folie généralisés. Des houles d'insanité contagieuse. On se grattera, se griffera, s'avachira, geindra, hurlera. Maintenus au sol et dans les profondeurs de sa viande par un intraitable genou de braise venu du ciel. Et rien n'y fera. Ni vêtements thermo-réactifs, ni interdictions de circuler, ni chasse aux climatiseurs producteurs d'ilots de chaleur, ni brumisateurs publics, ni médications hypothermiques. *Summer is coming...*

— Pap! Tu nous racontes l'histoire des petits chats? Regarde, il n'y a personne finalement... Allez, s'il te plaît!

— Bon... ok...

Et ce sera parti pour une nouvelle aventure de Pipeau, Charly et Maurice, les trois chats imaginaires de sa fille, et dont Romain racontera les aventures en long, en large et en travers, les répétant des dizaines et des dizaines de fois. Quand cela le lassera, il songera en lui-même que ces trois petits compagnons fantaisistes feront de Janis une enfant de la plus pure tradition, la raccrochant aux fondements de son humanité.

5.

Sortie vers la 117 Nord. 9h04'13". *Pas si pire...*

Ils arriveront. Nul besoin du *PsychoPad*® pour que son être se détende à la vue des premiers jalons de Val-David. †*Tioneró:ton.*

Romain ne pourra s'empêcher de comparer le train-train tranquille de cette micropole huppée, avec leur quotidien mouvementé. Et encore, ils n'auront pas à subir les attentats *hysterroristes* des mégalopoles mondiales en liquéfaction : néo-nihilistes, néo-djihadistes, néo-néo-nazis, anti-humanistes, anti-technos, anti-antis... *En somme tous les déments qui s'accrochent à des idéologies meurtrières pour ne pas mourir noyés seuls dans leur sueur.*

9h11'28". Devant le *scanner-sas* automatisé de la *douane prophylactique*, une petite file de voitures attendra, passant au compte-gouttes. Diagnostic d'usage, l'entrée dans l'enceinte de la micropole étant très sélective : véhicules, passagers, bagages, visas, certificats sanitaires. *J'espère que tout sera en règle.* Pour se donner contenance, il allumera la *radio-logramme* et tombera sur un débat opposant la Cheffe de l'opposition et le Ministre de l'Environnement sur *la question de la carte carbone.*

— *Quelle hypocrisie ! Les nantis continuent de s'empiffrer sans compter leurs e-carbs. De toute façon, ce sont eux qui établissent le cours des bourses de GES : comme si les taux étaient suffisamment indexés pour changer significativement la donne globale !*

— *Mais au moins, nos allègements fiscaux ont encouragé les surenchères de charité ! Le CarboThon® bat des records de philanthropie chaque année !*

— *Comme si racheter des indulgences allait mener au paradis tous ces pseudo-héros de la planète ! Et si cet enfouissage forcé minait les sols ? !*

La voix synthétique de la douanière le ramènera à ses moutons.

— Romain et Janis Vadnais. *Prophyls* clairs. Droits de séjour pour un véhicule, un adulte et un enfant : 83 *e-carbs* par jour, plus taxes. Accepte ?

— Accepte.

Redémarrant, Romain contempera sa fille dans le rétroviseur, incapable d'éliminer de sa poitrine cette pointe d'anxiété qu'il aura toujours en pensant à elle. Se sentant observée, Janis lèvera vers son père des yeux interrogateurs, qui lui sourira en retour aussi sereinement que possible.

— *Check* Janis, le détecteur indique 80% d'air-sanité! Tu peux enlever ton masque!

Mais sa fille sera occupée par tout autre chose.

— Pap! Regarde! Grand'man Marijo est là-haut sur le balcon! Coucou Grand'man!

Ayant tout juste immobilisé la voiture devant la résidence, Romain la verra aussi, souriante et pleine, ses longs cheveux rouge vif et son éclatante peau blanche contrastant extraordinairement dans la fière lumière du matin. À son front, les deux petites pointes de ses cornettes lui donneront l'air d'une malicieuse diablesse. Elle aura sans doute anticipé leur arrivée en monitorant leur trajet grâce au *TeckToo*® de Janis, qui irradiera d'un jaune ambré vibrant, signe de joie et d'excitation.

D'un geste spontané, l'enfant retirera son masque. Son visage, que Romain n'aura pas vu depuis des mois, rayonnera de bonheur, affichant un large sourire avec de mignons trous de dents. Instantanément, les larmes inonderont ses yeux. *Comme Janis a grandi! Mon Dieu, comme elle est belle!*

EAU

Par Gabriel Porrometo

“Eau” est une fable climatique. Ode à la déminéralisation et à l'équilibre entre les éléments, mais aussi mise en garde à l'encontre d'ambitions autoritaires, cette nouvelle manie l'art de la fable. Laissez-vous porter par le courant des pensées de l'auteur.rice en restant attentif.ve.s aux bouées de compréhension qu'iel vous lance au détour de certains mots !

Ici, c'est un monde de rocs.

Du marbre au granite, les blocs se bousculent. Pas de place pour les choses fragiles.

Je me souviens d'un temps où le verre et le bois cohabitaient avec nous. Mais aujourd'hui, il n'y a plus que des pierres et des feux qui rodent sur les chemins de la vie. Et moi ? Bien sûr que je ne suis pas un roc, voyons... Eau, enchantée. Je suis née avec les vents et la nuit, mais depuis que le ciel assèche les terres, je reste la seule goutte d'eau du coin. D'autres consœurs se cachent probablement comme moi du regard de la pierre, mais cela fait longtemps que je n'en ai pas rencontrées.

Comment ai-je pu survivre au *génocide des éléments* ? Je suis un caméléon ! Je me glisse dans un roc en plastique et je le gonfle, je le gonfle, jusqu'à imiter à la perfection un beau spécimen d'argile ou de basalte. Pour survivre dans la vie quotidienne, je m'adapte aux situations : je sais toujours comment répondre lorsqu'un roc me pose une question. Le secret, c'est de toujours leur donner raison. Vous savez, les rocs sont très têtus, tellement bornés que leurs têtes sont toutes carrées ! Lorsqu'ils ont un avis sur une question, ils ne changent plus d'idée. Ce n'était pas si terrible lorsque tout le monde avait voix au chapitre. Le pire est arrivé quand tous les rocs se sont accordés sur la nécessité de créer un monde sans choses fragiles, malléables ou liquides, c'est-à-dire sans eau, sans bois, sans verre, sans sable. Les seuls survivants du massacre sont les feux, ces cousins façonnés comme les pierres par le magma créateur. Mais le feu n'a malheureusement pas de volonté : tant qu'il peut brûler il est content. Et les rocs têtus, mais malins, ont expressément délimité des zones de divertissement pour les feux assoiffés d'in-

cendies. De cette façon, ils ont pu créer un monde sans conflits, sans oppositions : un royaume monotone qui se balance sur un faux équilibre.

Je me retrouvai seule. Enveloppée d'une solitude tellement forte qu'à un moment je finis par me croire roc. Cette mélancolie aurait pu me coûter cher. Un jour, je sortis sans mon déguisement, nue sous le regard consterné des rocs qui se baladaient en ville. Ils étaient en panique : de l'eau existait encore sur terre ! Je ne comprenais pas leurs réactions et continuais à marcher insoucieusement devant tous ces rocs ahuris. J'eus soudain une envie irrépressible de viennoiseries ; vous savez, c'est mon péché mignon. Mais lorsque le boulanger commença à s'énerver, s'obstinant à me faire payer deux croissants alors que j'avais acheté un pain au chocolat, je flairai que quelque chose clochait. Prise d'une panique soudaine, je sortis. Un groupe de rocs me suivait désormais. "Elle est là, l'eau est là !"

L'eau ? Quelle eau ? À peine reprenais-je conscience de ma consistance, que deux policiers de syénite, parsemés de grains gris, blancs et noirs comme des télévisions brouillées, me saisirent et m'emmenèrent devant le maire de la ville, un marbre des plus blancs.

"Il semblerait qu'une goutte d'eau soit passée à travers les mailles de nos filets. Rocs absorbants, asséchez-la !"

Je parvins à me faufiler dans une fissure de la terre, avant qu'une horde de pierres hydro-absorbantes ne me dissipe. Alors que je sillonnais les entrailles du sol, je me retrouvai face au fait que j'étais et je resterai eau, pour toujours. La peur de la mort avait gagné sur toute cette solitude qui m'avait conduite à nier

mon identité et ma liberté d'être liquide. Depuis ce jour-là, je mène un combat silencieux, peut-être vain, mais au moins je vis sans me rendre. La résistance est la dernière raison de mon existence. L'errance mon destin.

Je redevins caméléon au milieu des rochers, sortant le moins possible de mon nouveau chez moi (ma vieille maison avait été dévorée par les flammes). Le gouvernement mondial des rocs avait lancé une chasse impitoyable pour capturer la dernière goutte d'eau du monde. Moi, si petite et misérable, je terrifiais les montagnes de pierre. Un état d'urgence avait été déclaré. Feux, granites, marbres, cobaltites, porphyres, ardoises, dolérites et leurs autres confrères, me traquaient jour et nuit. Hélas, ils me piégèrent à un moment de fatigue, et je n'eus pas le temps de m'enfuir comme la première fois. Je fus emprisonnée et j'attendis ma peine, rongée par l'angoisse.

Ils me prirent de ma cellule d'obsidienne pour m'emmener à l'échafaud, situé sur la plus grande place de la capitale des rocs. Ils avaient préparé un grand chaudron en bronze, chauffé par les feux sadiques : le châtiment le plus terrible, celui par lequel beaucoup de gouttes d'eau avaient péri lors du grand *génocide des éléments*. Des vagues de chaleur insoutenables se déversaient sur la place, sans troubler les pierres à la peau dure et imperméable, qui contemplaient ma souffrance avec un air satisfait. Tous les rocs étaient convaincus que leurs angoisses et les imperfections de leur monde s'en iraient avec moi. Un monde contrôlé, sans arbres pour les écraser, sans eaux pour les inonder, sans vents pour les effriter.

Sans trop d'hésitation, ni de discours solennels, ils me je-

tèrent dans la bouche du volcan de bronze.

Un instant, et je ne fus plus liquide. Je volais. J'étais vapeur. Et j'allais toujours plus haut, évanescence aux regards des pierres, occupées à célébrer la défaite totale de l'eau errante. En bas, une mosaïque de couleurs grouillait et s'agitait en fête. Les rocs, lorsqu'ils expriment une grande joie, s'assemblent pour créer des tours, des monuments, des forteresses, des montagnes à leur gloire. Ce sont des structures grandioses, mais en même temps si fragiles, car construites trop hâtivement et sans l'apport des autres éléments. Résultat : elles s'écroulent avec fracas à chaque nouvelle tentative.

“Et maintenant, je me retrouve ici, dans les nuages, loin de leurs cris. Mon récit s'achève ... sommes-nous au paradis ?”

“Pas du tout notre sœur ! Nous n'attendions que toi.” Je reconnus alors ébahie mes millions de cousines disparues.

“Pour quoi faire ?”

“La pluie !”

Nous étions toutes ensemble, réunies dans les nuages sombres. Prêtes à nous larguer de nos avions de brume. Le tonnerre nous déclencha : rapides comme des missiles sans carapaces, nous nous abattîmes sur la terre. Les feux s'éteignirent ou s'enfuirent dans les grottes. Les rocs baignaient dans l'eau, interloqués : ils ne pouvaient pas s'opposer à la pluie, aller contre la volonté de la nature. Nous, le déluge, nous nourrissons la terre, nous faisons germer les graines cachées dans les entrailles des arbres fossilisés, nous éveillons les vents de leur torpeur millénaire par notre symphonie en cascade. D'averse, nous de-

venons torrents, rivières, lacs, océans, retrouvant les traces que nous avons laissées dans des époques anciennes. Nous coulons à travers les fibres de l'air, de la terre, des pierres : poumons de la vie, oxygène du changement. Nous habillons les peaux, nous habitons les creux.

Pour la première fois de leur vie, les rochers prirent conscience qu'ils avaient tort, tous. Créer un monde sans nature, contre-nature, était un idéal à la fois impossible et délirant. Ils s'aperçurent que ce n'était pas si mal de se faire sculpter par les vents et enlacer par les eaux. Finalement, ils acceptèrent que le liquide, le gaz ou le friable n'étaient pas inférieurs au solide. Ce fut un exploit. Faire changer d'avis à un roc est très difficile, tant ils sont ancrés à leurs croyances depuis la nuit des temps. Mais nous, l'eau et le vent, nous les adoucissons avec nos formes nomades, nous les lavons de leurs moisissures, nous les relions à leurs frères et sœurs : nous sommes le sucre des paysages, le parfum des canyons arides.

Les rocs furent pardonnés, après une longue apnée sous les nouveaux océans. Nous nous retrouvons aujourd'hui à un nouveau point de départ, mes jeunes gouttes, mes pierres lisses, mes bourgeons délicats, mes fraîches étincelles. Le temps risque de jeter aux oubliettes l'époque des rocs et des feux, cachant l'horreur sous les strates du présent et de l'avenir. C'est pour cela que nous avons tous décidé de s'en faire mémoire par la pluie et les avalanches, par les incendies et les éboulements, par les tempêtes et les feuilles tombantes. Afin que personne n'oublie l'histoire de l'eau et des rocs, des feux et des arbres, du ciel et du vent.

ESSOUFFLÉ

Par Julien Schricke

Le terme de “limites planétaires” traduit l’idée qu’il existe des seuils à ne pas dépasser, au risque de menacer les conditions d’existence de l’humanité entière. Au rythme où va le système capitaliste actuel, et à moins d’un changement radical du statut quo, ces limites seront dépassées. Certaines le sont déjà. Selon le dernier rapport du GIEC, le réchauffement climatique devrait atteindre 1,5 degrés Celsius entre 2030 et 2052 au rythme actuel. Les risques climatiques en lien avec le réchauffement seront dès lors plus élevés et seront aussi plus à même d’avoir des effets irréversibles, comme la perte d’écosystèmes. Loin d’un cri de désespoir, ce poème peut être lu - à notre avis - comme un appel à l’action. La planète est essoufflée, à nous de courir à son aide, il s’agit du seul moyen de la sauver et de nous sauver finalement.

Ombre décomposée, perfusée, infectée,
Ivre de mélanges, de copieuse bile,
La sphère s'essouffle, perd sa gloire lustrée,
S'arrime à la brume, devient presque immobile.

Elle jure, gémit, invoque la matière ;
Trombes et tornades, germes et calomnies,
Déferlent sur les champs, la tourbe tout entière ;
Les ardentes mêlées ravagent en séries.

Anathème avéré, d'un présent nuageux,
Manège organisé, par pure frénésie,
Le profit se charge de cette euthanasie.

Les cycles s'obstinent, dilués et boiteux,
S'évertuent à tenir, malgré tous les dangers,
Sans aucun refuge, ou possibles référés.

GRAINE D'IDÉE

Par Eric Jolyqua

10% des émissions de gaz à effet de serre proviennent de la déforestation. Les plantes stockent le CO₂ sous forme de carbone qu'elles utilisent pour grandir. Lorsqu'un arbre est coupé puis brûlé ou laissé à pourrir, le carbone stocké depuis parfois plusieurs siècles est rejeté dans l'atmosphère sous forme de dioxyde de carbone. Les causes de la déforestation sont nombreuses, les quatre principales sont : l'élevage de bœuf, des millions d'hectares de forêts sont convertis en pâturage pour l'élevage de bœuf, souvent destiné à l'exportation ; la culture de soja, qui sert principalement à nourrir les porcs, la volaille et les vaches laitières dont la demande globale n'a fait qu'augmenter ces dernières années ; l'huile de palme, utilisée dans l'agroalimentaire et comme biocarburant ; et les produits manufacturés en bois.

En vérité, tout commença par une idée. La graine originelle prit racine dans le terreau fertile d'un esprit primate. Après quelques gouttes de pluie, dans une paresse toute végétale, l'idée germa et donna naissance à une jeune pousse. La fraîcheur de cette idée fit d'abord passer le primate pour un extraverti auprès de ses compères. Mais une idée a ça de concret qu'elle est contagieuse. Avec le temps, l'idée poussa si bien que l'ombre de sa ramure verdoyante s'étendit à plusieurs primates. Leurs esprits arides se gorgèrent d'une rosée matinale et ils accueillirent bientôt à leur tour des graines d'idées. Constatant avec surprise la léthargie à laquelle ces idées les avaient arrachés, les primates s'empressèrent de cultiver leurs esprits. Les pensées ainsi cultivées donnèrent des fruits : le savoir.

Ils se redressèrent pour voir plus loin et anticiper les nuages susceptibles d'assombrir leurs pensées. À mesure qu'ils récoltaient les fruits du savoir leurs consciences s'éveillaient à une acuité nouvelle. Ils surent qu'ils étaient, ils se nommèrent les Bourgeois. Ils surent qu'ils étaient nus, leurs pensées se firent de lin et de coton. Bientôt tout ne fut plus qu'un Eden luxuriant. Des pensées riches, lumineuses et ouvertes sur le monde poussaient avec extravagance et le paradis végétal se densifia. Les Bourgeois vécurent heureux de cette manière un certain temps et attirées par l'abondance, d'autres tribus de primates se joignirent à la leur pour donner naissance à une société puis une civilisation.

Mais avec la fertilité de leurs esprits vint la diversité de leurs pensées. Les idées imposantes, solides et rassurantes sur lesquelles on pouvait s'appuyer s'élevaient au-dessus des autres comme de hauts platanes. Dans cette jungle luxuriante d'idées

seules des taches de lumière parvenaient jusqu'aux petites fougères d'idées originales aux frêles formes exotiques. Dans l'ombre des grandes pensées, les idées plus modestes s'emmêlaient en un rideau organique s'étouffant les unes les autres pour un peu d'espace et quelques gouttes d'eau. L'existence était pesante car chacune pesait pour exister. Certains Bourgeois s'en rendirent compte car un jour ils eurent une idée particulière. Cette idée donna un fruit qui, poussant dans l'espace exigü séparant deux troncs, fut parfaitement cylindrique.

Ce fruit-savoir était la connaissance d'une nécessité, celle d'organiser les pensées, de les classer, de leur accorder un espace vital sur lequel ne pas empiéter. De ce fruit germèrent les premières pensées d'optimisation : il fallait réguler. Mais comment faire pour les Bourgeois qui n'exerçaient pas sur leur pensée le pouvoir d'en modeler la forme ou d'en contraindre la taille ? Elles fleurissaient et poussaient simplement selon leurs grés. Alors à partir d'un esprit vierge ils fabriquèrent un outil destiné à régler leurs problèmes. Cet outil n'avait vocation ni à s'étendre ni à se propager et son existence était régie par sa seule utilité. Ce qu'un esprit organique avait d'incontrôlable et d'imprévisible devait donc être remplacé. Et il le fut, dans l'esprit d'un primate encore non éveillé aux pensées propres, par des rouages et des engrenages mécaniques. Ainsi naquit le premier des Hommes de Cromachine dont l'implacable esprit de métal était un joyau d'ingénierie né du savoir des Bourgeois. Les Bourgeois alimentèrent les rouages de cet esprit du fruit de leurs idées et à partir de ce savoir, dans un discret cliquetis métallique l'Homme de Cromachine s'éveilla. Il consommait le savoir des Bourgeois jusqu'à la graine, actionnant le roule-

ment de sa machinerie, de sorte qu'aucune idée ne germait jamais dans son esprit qu'il maintenait précautionneusement sec et fonctionnel. Ses roues dentées faites de cuivre, de fer, d'étain et de zinc rutilaient au soleil. Il ne cultivait pas de pensées mais il réfléchissait tant et si bien qu'il était l'esprit le plus brillant de la société. Dès son éveil il se mit à compter, calculer et mesurer. Il estima rapidement avoir besoin de renforts pour organiser la jungle de pensées. Il construisit un second Homme de Cromachine, à leur tour ils en construisirent deux autres et ainsi de suite jusqu'à former un vaste groupe divisé en sections elles-mêmes divisées en équipes. Ils convinrent ensemble d'une première étape consistant à arracher toutes les pensées farfelues, rabougries, avec peu de chances de pousser davantage dans les conditions actuelles. Bref, les *mauvaises* pensées.

S'en suivit une nuit sanglante, agitée par le craquement des écorces, le tintement des cisailles et le bruissement des feuilles arrachées. Cette nuit vit couler un flot de sève qui marqua à jamais l'histoire d'une tâche de chlorophylle indélébile. Les Hommes de Cromachine l'appelèrent *Le Grand Désherbage*. Pour les Bourgeois ce fut *La Nuit de Métal*. Cet événement eut pour conséquence la formation de deux nations disjointes qui ne partageaient que tensions belliqueuses et craintes respectives, stigmates de leur passé commun. Les Bourgeois ne toléraient pas les Hommes de Cromachine à la lisière de leur pays et leur défendaient leurs fruits. Les Cromachines se délimitèrent une région carrée de laquelle les irrationnels Bourgeois étaient exclus.

Il était évident qu'une fracture aussi définitive était vouée à

l'échec pour les Cromachines qui avaient besoin de fruits-savoir pour alimenter leurs réflexions. Ils enlevèrent donc une poignée de Bourgeoisies qui, bien que captifs, furent traités avec le plus grand soin. Aucune pensée tordue, nouvelle ou chétive ne leur était tolérée. Diversité et nouveauté étaient ennemies de productivité. Les Cromachines cultivèrent les pensées de leurs Bourgeoisies pour en faire d'immenses vergers où chaque pensée était espacée à même distance de ses voisines, faisait la même taille et poussait avec la droiture imposée par un tuteur. La libre pensée n'avait pas sa place. Les fruits-savoir furent récoltés massivement, alimentant davantage les réflexions des Cromachines qui optimisèrent de nouveau leur production. Ils furent bien sûr confrontés à des problèmes comme l'appauvrissement du terreau de leurs Bourgeoisies mais y pallièrent avec nombre de substituts ingénieux. L'ère industrielle était née. Mais, réfléchissant toujours davantage, ils laissaient de moins en moins de rayons solaires parvenir à la terre pour la réchauffer. Bientôt le climat refroidit... De leur côté, les Bourgeoisies connurent au début du schisme un renouveau digne de l'âge d'or de leur civilisation. Le défrichage brutal et méthodique des Cromachines avait permis à une nouvelle génération de pensées robustes et verdoyantes de sortir de terre. Mais les années passant, les nouvelles floraisons se firent une fois encore difficiles. La forêt de leurs pensées se densifia de nouveau et comme à l'époque, seuls les grands platanes des idées rassurantes et solides purent viser les sommets et prétendre au monopole du Soleil, s'élevant au-dessus de l'amas organique des idées extravagantes. Il était hors de question qu'un événement comme *La Nuit de Métal* se reproduise mais dans cette jungle étouffante

aucune nouvelle idée ne parvenait à pousser pour résoudre ce problème. Problème bientôt amplifié par le refroidissement du climat et la raréfaction des rayons lumineux. Et pourtant, dans l'ombre humide, sous les frondaisons buissonnantes du sol de la forêt, rampa une toute nouvelle pensée. C'était une pensée frêle et insidieuse née du manque de Soleil. Elle qui n'aurait jamais vu le jour par temps de prospérité et qui était vouée à ramper dans l'humus trouva malgré tout un moyen de s'élever : elle s'agrippa au tronc d'un grand platane. Enfonçant ses racines dans cette idée solide qui faisait consensus, elle en parasita les fondements pour parvenir jusqu'aux sommets. Cette idée-lierre reposant sur un concept admis grimpa en notoriété et se répandit aux autres platanes. Pour les Bourgeois portant les idées des hauts platanes il devint commun de penser que la racine du problème était les Cromachines et qu'à défaut de clairessemer leurs propres rangs volontairement, une guerre aurait le même résultat. Ces pensées produisirent nombre de petites baies âcres renfermant le savoir suivant : les Cromachines, de par leur nature, réfléchissaient le Soleil et refroidissaient le climat, ils étaient donc le mal incarné et devaient être éradiqués. L'effort de guerre devait être soutenu par la nation Bourgeois tout entière et chaque Bourgeois en âge adulte offrirait ainsi les fruits de son labeur à la volonté de la nation. Il y était question de justice pour la forêt et de justice pour le climat.

Il est juste de penser qu'à la guerre, les Cromachines possèdent l'avantage de leur structure mécanique ainsi qu'une organisation cimentée par une capacité de décision rapide et sans appel. Les attaques des Bourgeois étaient anticipées dans plusieurs de leurs mille-vingt-quatre scénarios s'attachant à dé-

crier les futurs hypothétiques et solutions industrielles. Mais il existe des pensées et des idées si alambiquées, originales, inattendues et aux apparences contre-productives qu'un esprit rigide ne saurait les anticiper. Il en suffit d'une. Une petite graine d'idée noire pour être exact, issue des baies-savoir âcres. Elle fut utilisée par les Bourgeois comme projectile et bientôt une pluie de graines s'abattit sur les Cromachines. D'abord décontenancés par une attaque d'apparence inoffensive, sous le déluge persistant certains d'entre eux se mirent à agir irrationnellement, comme pris de convulsions. En effet, les graines se coinçaient dans les rouages de leurs esprits, altérant la rotation des roues dentées. Un à un, irrémédiablement, les Cromachines qui avaient un grain sombrèrent dans la folie. Les Hommes de Cromachine étaient vaincus, les Bourgeois avaient prouvé que les idées trouveraient toujours un chemin.

Cependant, en annexant la nation Cromachine les Bourgeois constatèrent avec effarement les vergers. Ces derniers suscitèrent des sentiments contradictoires oscillant entre le malaise d'une pensée en série et l'admiration devant l'espace et le confort millimétré dont disposait chacune pour s'épanouir à son plein potentiel. Dans la période de confusion qui suivit la guerre, les graines des petites baies âcres germèrent dans les esprits immobilisés des Cromachines, les idées-lierres s'épanouirent en grimpant les rouages sans vie. Les néo-Cromachines s'éveillèrent à une nouvelle vision du monde, gagnant subitement une dimension de pensée. Par un habile procédé, le mouvement des pensées organiques pouvait actionner leurs rouages tout en fournissant les fruit-savoirs dont ils avaient besoin pour fonctionner. Pensées et réflexions coexistaient au

sein d'un même esprit donnant naissance à d'énormes fruits exotiques et lumineux. Ces pamplemousses-savoir furent partagés au Bourgeois qui, forts de cette nouvelle connaissance, acceptèrent d'intégrer des rouages essentiels tels que *nécessité* et *bien du plus grand nombre*. De cette ère de compromis émergèrent les hommes. La responsabilité incombant à chacun d'entre eux de maintenir le fragile équilibre constituant l'écosystème de leurs esprits.

De nos jours on ne garde de ces civilisations et de cette époque que des souvenirs altérés par la mémoire des hommes. Ils donnèrent lieu à des œuvres théâtralisées pleines d'amours impossibles et de trahisons explorant les méandres de l'esprit comme l'histoire de *Romarin et Manivelle* ou celle du Mécanicien d'Oz.

INJUSTICE DANS L'INJUSTICE

Par Didier Colpin

“C’est vraiment trop injuste”. Cette expression du poussin ronchon Caliméro a familiarisé une génération entière à la notion de “justice”. Les premières victimes des changements climatiques sont celles qui subissent déjà des injustices humanitaires ou économiques : c’est une injustice dans l’injustice. Une étude rapporte, en utilisant des indicateurs prenant en compte les effets du changement climatique, que l’exposition aux risques climatiques est de 90 % sur l’Afrique et l’Asie du Sud-Est, et ce sont les individus les plus pauvres à l’intérieur de ces régions qui sont les plus à risque.

Dans un grand climatic-tac
Où s'envisage le pire
L'horizon vibre en ressac
Dissimulant un vampire
Qui met le futur à sac...

Mais déjà sans plus attendre
Une injustice sévit
Le malheur sait se répandre
D'un désir inassouvi
Riche d'un zèle à revendre...

Dans un grand compte-à-rebours
Actif sur toute la terre
-Menaçant son beau 'toujours'-
Toute une onde délétère
Se moque de nos discours...

Car déjà ce mal attaque
Les pauvres doivent subir
Un joug nullement opaque
Qui cruel sait démunir...
C'est d'abord eux qu'il arnaque

JEAN SANS TERRE

Par Tania Ceija

Dans un rapport de 2020, Oxfam montrait que les 10% les plus riches de la planète étaient responsables de 50% des émissions de gaz à effet de serre cumulées depuis le début de l'ère industrielle, et que les 1% les plus riches étaient eux responsables de 15% de ces émissions. À côté de ça, les 50% les plus pauvres, en première ligne pour subir les effets du changement climatique, ne sont responsable que de 7% des émissions cumulées. Cet écart provient du fait que les personnes riches consomment une plus grande quantité de biens, de services et de divertissement possédant une forte empreinte carbone (voitures haut de gamme, SUV, produits de luxe, jets privés ou, petite nouveauté, voyage dans l'espace). À titre d'exemple, Richard Branson (patron de Virgin) a consommé environ 300 tonnes de CO₂ pour aller s'amuser quelques minutes dans l'espace (l'équivalent de l'empreinte carbone annuelle de 278 personnes). Pour plus de justice, Oxfam-Québec propose de faire contribuer davantage ceux qui, comme lui, ont le plus de responsabilité vis-à-vis du désastre climatique en taxant la richesse et les produits de luxe.

D'aucuns nous disent vilains
Nous voilà gens sans terre
Pour tenir un terrain
Sueur n'est pas assez chère
C'est le hasard
Qui fait vides ou pleines les mains ?

A plu aux châtelains
D'empoisonner la terre
Ores n'a plu le bon grain
Mais grondé le tonnerre
C'est l'avarice
Qui fait grêle ou feu du serein

Le champ tourne à l'enfer
L'eau avale notre pain
Nos hameaux sont déserts
Et nous sur les chemins
Trop de soleil et trop d'eau
Nous font vagabonds

Nous voilà gens sans terre
Bourgeois nous disent vilains
Peur guette aux meurtrières
On a clos le jardin

Bonhomme
Seras-tu pont ou ravin ?

L'UNIVERS OÙ LA LUMIÈRE PLEUT

Par Chantal Fortier

Prendre conscience de l'urgence écologique peut parfois être compliqué. Certaines personnes ressentent un malaise que l'on nomme l'éco-anxiété. Elles se soucient du sort de l'humanité ou des espèces vivantes en général ; elles sont angoissées, se sentent impuissantes, en colère ou peuvent éprouver un chagrin profond. Elles commencent à questionner leurs propres actions sous le prisme d'une nouvelle sensibilité : leur travail, leurs loisirs, toute leur vie ; si bien que même faire son épicerie devient une grande source de culpabilité et de stress. Il existe toutefois des solutions pour surpasser l'éco-anxiété. La plus efficace d'entre elles est l'engagement. L'idée est de se positionner du côté de la solution plutôt que du problème et de rencontrer des personnes qui vivent les mêmes angoisses. Alors, si vous êtes éco-anxieux.se, cherchez une association dont les valeurs vous correspondent et engagez-vous !

« Dans la vie, nous faisons cela à chaque pas : nous nous apprécions nous-mêmes du point de vue des autres, [...] constamment et intensément, nous surveillons et nous saisissons les reflets de notre vie dans le plan de conscience des autres hommes. »

Mikhaïl Bakhtine¹

Qu'arrivera-t-il après le grand feu ?

Tout au plus, il restera des cadavres, des squelettes, des résidus d'atomes que se partagera l'univers. Les plus pauvres seront mangés en premier.

Et la femme pense à l'illustre aviateur qui avait survolé l'Argentine, ses sommets et ses déserts. Elle dit : « La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. » Elle ramène bras et genoux contre son corps, comme elle se plie à la fatalité. Il dit : « *Terre des hommes*, Saint-Exupéry. » Sa phrase tombe sans joie avec le bruit mat d'une roche jetée à leurs pieds.

Que peut faire la littérature quand on a faim, sinon nourrir des idées ?

Puis, il se tait.

Plus d'une semaine qu'ils sont à fuir la chaleur d'étuve de leur résidence, à s'engager dans les tunnels souterrains de la ville, le métro, ses galeries marchandes, la plupart vandalisées. Les rats fuient à leur arrivée. Leur répulsion pour ces bestioles est devenue quelque chose d'usé. La famine les guette, l'eau est imbuvable, la maladie s'installe et la contamination exacerbe leur paranoïa. Les cimetières s'installent à ciel ouvert, les corps

1 Cité par T. Todorov, « Bakhtine et l'altérité », *Poétique*, n° 40, p.502.

en décomposition.

Spectacle d'apocalypse, la vermine s'attaque aux cadavres, les pénètre par les yeux, la bouche, le nez et les dévore de l'intérieur. Chacun à sa tâche. L'humain est tout abandonné à sa disparition. Les yeux de la femme parcourent le désastre, se posent sur une jeune dépouille qui ressemble au dormeur du Val, gisant dans *un trou de verdure où chante une rivière*¹. Elle mord à pleines dents les mots du poème.

Il lui répond : « Rimbaud ». Devant eux, un rat trotte, la queue filiforme. Elle pense à son fils tué par l'état, *un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue*.

De sa veste, l'homme sort une arme de poing, appuie le canon sur la nuque dorée de la femme. Il la flingue, j'éteins la télé. Tant que les drames sont des fictions.

J'ai bien mal dormi, imaginant le cerveau éclaté de la femme blonde. Son sang éclaboussé sur le béton gris et la céramique blanche du métro. L'escouade anti-crime retire des échantillons d'ADN, récupère des restes humains. Dans ce film d'apocalypse, l'Ordre prétend que la survie de l'espèce dépend de la régénération cellulaire.

J'ai effacé l'enregistrement, préparé du café pour oublier. Le marchand m'avait promis une saveur incontestable, gorgée du soleil entêté du Kenya et de sa valeur ajoutée, enrichie du fait que les grains sont cueillis à la main, torréfiés sur place. Mais, de la sueur des cueilleurs, qui s'en soucie ? Ce prix n'est pas une

1 Rimbaud, Arthur, « Le dormeur du val », second *Cahier de Douai*, 1870.

simple aubaine, mais une honte. Amer, inéquitable. Je l'ai jeté dans l'évier.

Sur le jardin, une lumière d'été irradie l'espace, vaporeuse et floconneuse. À la télé, les récits de fin du monde se déroulent toujours sous un ciel bas et gris. Après déjeuner, je pars marcher dans le vaste parc où, pour quelques heures, j'oublie la ville à son pourtour, évadée au cœur de moi-même. Mes pas me mènent jusqu'à une futaie où je me retrouve sous des branches de pin. Un détail lumineux attire mon attention. Je m'approche du carré de papier rose fluo, punaisé sur le tronc d'un des arbres. Le mot bref parle d'amour, de moments d'extases et de perte. J'entends les reproches. Sur ce territoire perdu manque une croix de chemin. Je peine à oublier le cerveau pulvérisé de l'actrice. Tant que les drames sont de la fiction.

Au tarot, la carte du Soleil en est une d'amour, de puissance et, parfois même, d'excès. Dans notre galaxie, cette étoile de feu rend possible la vie sur Terre. La vie telle qu'elle est soutenue et connue. Au XVIIe siècle, on inventa un jeu de cartes illustrées de dessins et charades afin d'initier quiconque à la géographie. Cette invention ludique permit au jeune roi Louis XIV d'apprendre les mathématiques et les sciences, et de reconnaître le Labrador, d'épingler cette « terre des laboureurs » sur la mappemonde. Sa main fardée et son poignet de dentelles planent au-dessus des océans miniaturisés, instrumentalisés à son plaisir. Entre les baleines louvoient des bateaux à trois-mâts aux voiles d'envergure. Le Roi-Soleil s'en émerveille. Aujourd'hui,

les cartes géographiques sont réalisées grâce à des ordinateurs et banques de données, et sur lesquelles, implicitement, la rose des vents indique une disparition assurée des espèces.

À la radio, le chroniqueur parle de l'intelligence artificielle au service des guerres. De l'éthique des conflits armés. Peut-on accuser un robot de crime contre l'humanité ?

J'ai ouvert mon ordinateur, comme j'ouvre une fenêtre pour mieux respirer, pour changer l'air vicié. À la barre du web, je déjeune, nourris mon anxiété de nouvelles alarmantes. Entre les catastrophes, je cherche des annonces banales sur Facebook, mon existence entre le diable et des licornes.

Les algorithmes veillent sur mon existence. Dès mon réveil, j'ai droit à des paysages, lacustres, maritimes ou alpins. Des scènes idéalisées occultent un nombre incalculable de disparitions, de phénomènes et de circonstances. Aussi, dans ces panoramas, il existe des mots pour chaque chose, des appellations étranges, certaines en latin, ou en grec ancien, qui échappent à mon quotidien, mais dont chaque seconde de ma vie dépend pour continuer.

Sur ma tablette, je parcours des sites enchanteurs, lis les nouvelles du jour, glane ça et là, les publicités d'agences de voyages. J'ignore les limites qui séparent mes droits de mes devoirs, méconnais le sort des espèces menacées et ne comprends rien à leur classification organisée en hiérarchie, du règne à l'embranchement, de la classe à l'ordre, de la famille au genre et sous-genre. Une sorte d'encyclopédie pyramidale, qui remue

de choses vivantes, dont la reliure s'effiloche. Une collection de l'Homme, nivelée à sa condition.

Voilà que l'univers échoue devant moi comme un radeau où les humains échouent dans l'univers qui échoue. Sans balise fixe, je contemple le mythe de l'Arche. Le visage de la femme récitant Rimbaud me revient. Je prends le livre de Saint-Exupéry, l'ouvre au hasard : *Nous habitons une planète errante*.¹

Le mot *paysage* rassemble *pays* et *visages*. Dans un lieu précis où toutes les beautés du possible fusionnent. *La beauté est partout/ même/ sur le sol le plus dur*.² Je les thésaurise sur mon téléphone portable. L'après-midi, je les pixellise sur *Google* et les dédie à la postérité. Mais c'est par orgueil que je les distribue sans pudeur sur les réseaux. Oui, tous les jours, je porte en moi un trophée de chasseur. Je surutilise les satellites, le cosmos m'est utile. J'envoie des ondes, je rayonne à des milliers de kilomètres. Mon itinéraire devient un chemin à emprunter, sillonné de bonnes intentions.

Mes gestes, même les plus vertueux sont responsables de crimes envers l'humanité. Mon auto électrique, mes vêtements, mon appareil photo, ma dépendance aux réseaux sociaux, mes achats en ligne, mes cosmétiques, mon chien, mon spa, mon vétérinaire, mes kilos en trop, mon jardin assoiffé, mes perruches,

1 De Saint-Exupéry, Antoine, *Terre des hommes*, 1972, (1939), Gallimard, coll. Folio, p. 60

2 Kenneth White, « La beauté est partout », *Le grand rivage*, 2009, (1980) Isolato. Traduit en français par P. Guyon et M.-C. White.

mon kayak, mes skis, la pelle flamboyante de mon voisin. Pendant ce temps, les industries font travailler des enfants dans l'ombre, le travailleur performe et le salut, dit-on, appartient à l'économie. Le soir, je m'endors sur cet adage à vaste entreprise.

Hier, j'ai lu qu'il vaut mieux préférer vivre en ville, afin de contrer l'effet de l'étalement urbain, plutôt que d'aller construire sa résidence de rêve à la campagne. J'aime tellement la nature que je la viole tous les jours. Du règne de la suprématie, conçue de désirs inassouvis, je suis née sapiens. Je fais défiler mon temps sur les réseaux sociaux, et perds ce que j'ai de plus précieux. L'image quiète d'un chalet qui fume au milieu d'une forêt intacte et anonyme ne s'épuise pas. Je songe à courir les bois en bottines et veste de *goretex*. La braconnière en moi défie la tanière de l'ours noir. J'usurpe son territoire et m'y installe; si je l'aperçois, je sors mon gaz poivre; s'il avance vers moi, je l'abats. Je n'admets pas le néant que je porte, à ma finitude en ce monde. À mon amour, pas d'excuse. Je quitte la forêt pour le lac: mes défauts sont humains, et la vertu se pratique comme la natation, la tête hors de l'eau.

Sur un site, *Passionnés de nature*, je contemple l'Argentine. Comme Saint-Exupéry sur son avion, à bord de *YouTube*, je dévale la fin des Amériques. Les glaciers implorent. Les tours de glace s'effondrent. Une prestation monumentale et unique. Une sorte de selfie grandiose de fin de civilisation. À Buenos Aires, une des *villas miseria* semble soutenir l'autoroute qui la surplombe. Comme si la pauvreté était le pilier du monde.

L'univers est imprenable, les océans saturés de matière plastique, indissociables. Le web est condensé d'images inédites, d'hippocampes ensachés dans des bulles de polymères et de baleines lacérées. Notre ère étouffe, opacifiée de tout. Je ne trouve ni refuge ni traitement pour guérir ma dépendance au pétrole.

Tous les jours, les mots sont galvanisés d'intentions : transgressions, contestations, pétitions, dont je suis l'immatérielle et l'anonyme signataire. Je m'insurge seule devant une machine à haute vitesse. J'échappe au péril de la mer quand j'appuie sur *back*, *delete* ou *escape*. Quand j'appuie sur *send*, je doute de mon pari. Mon adresse devient une personne et un nombre. Tout au plus une inscription. Je réagis et vis dans l'effacement de ce qui me précède et m'engendre, moi, faite d'os et d'ancêtres, d'atomes crochus avec ce qui m'entoure et me relaie, le batracien, le lichen et le loup. Et dans mon paisible bungalow, *je descends au fond des choses*¹, comme Hubert Aquin, un jour de grande inspiration, jusqu'à ce que, moi, sur YouTube, *je coule en flammes au milieu du lac Léman*². Sur une vidéo, un biologiste retire une longue bande de plastique bleue de la bouche d'un poisson mort. Son geste ressemble à celui d'un triste magicien.

1 Aquin, Hubert, *Prochain épisode*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1995 (1965), p.5.

2 Aquin, Hubert, *Ibid*, p.5.

Au-delà des frontières inondables du lac des Deux-Montagnes, j'envisage le désert, le désert Sonora. Et je continue d'avancer malgré l'alerte, de descendre encore plus bas dans les Amériques. Et grâce à *Google Earth*, je scrute l'état des littoraux de la rivière des Outaouais et du fleuve Saint-Laurent, et en quelques clics magiques, aperçois la canopée effeuillée de l'Amazonie, en survole sa calvitie et ses plaies béantes. Puis, je pointe vers l'Alaska, le Yukon, les Territoires-du-Nord-Ouest : là, je guette l'errance éperdue de l'ours blanc sur les falaises suicidaires du Labrador. J'idéalise le moment où j'irai, moi aussi, évacuer mes angoisses.

Finalement, je suis comme Louis XIV, enveloppée d'une aura de dentelles. D'où vient le coton que je porte ? Jamais une telle fiction n'aura autant engendré de drames planétaires. Je suis à la fois le parent et l'enfant d'un site d'enfouissement, mon prochain pays d'adoption. J'anticipe ma destinée, ma migration obligée.

Même dans le confort de mon bureau, je perpétue la culture de la disparition. Même si le cardinal m'interpelle dès l'aube, sans le bourdonnement incessant d'Amazon, je ne suis rien.

Échoué dans le désert, Saint-Ex dit à Prévot : « Si on est foutus, on est foutus. » Et Prévot répond à Saint-Ex en ces mots : « Si vous croyez que c'est sur moi que je pleure... »¹ C'est un peu, dans chacun de ces mots, Saint-Exupéry ressuscité.² À côté de moi, je dépose le chef-d'œuvre.

Alors, me revient la scène apocalyptique du film, celle de l'homme pointant l'arme sur la nuque de la femme. J'imagine Rimbaud. *Pâle dans son lit vert où la lumière pleut*³. Et je frémis, *les pieds dans les glaiens*⁴, concevant ma propre mort, mais refusant celle du monde. L'univers où la lumière pleut.

1 De Saint-Exupéry, *Op. cit.*, p.130.

2 De Saint-Exupéry, *Op.cit.*, p.185. « C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné. »

3 Rimbaud, Arthur, *Op. cit.*

4 Rimbaud, Arthur, *Op. cit.*

LARMES PERGÉLISOLAIRES

Par Mikaël Grenier

Le pergélisol est un type de sol gelé en permanence que l'on peut retrouver sur 25% des terres émergées de l'hémisphère nord. Il contient environ 15 années d'émissions humaines de gaz à effet de serre. Sa fonte, qui a commencé avec le réchauffement climatique, inquiète beaucoup la communauté scientifique qui craint un effet domino. À partir d'une certaine hausse de température moyenne, une rupture pourrait se produire conduisant à une évolution imprévisible des émissions de gaz à effet de serre, ce qui précipiterait le réchauffement. Le climat étant un système complexe, il ne s'agit pas du seul effet de ce genre : par exemple, avec la fonte des glaces au niveau des pôles une part importante des rayons solaires ne sont plus réfléchis, entraînant une augmentation de la température et augmentant la vitesse de fonte. Aucune étude n'est pour l'instant capable de prédire à quel moment le point de rupture sera dépassé et ce qui se produira alors. Toutes cependant s'accordent sur le risque que cela représente pour l'humanité.

Je sèche les pleurs arides
De ces enfants pleins de rides
Nés de cette Terre
Contre laquelle ils se terrent :
Personne ne les fera jamais taire

Quand ils déplorent
L'usage — quel tort ! —
Du moteur à explosion
Qui fait exploser sans façon
La planète qu'ils ont prêtée
Aux grandes personnes qui n'ont trouvé qu'à l'exploiter.

S'ils pleurent c'est pour contrer
La désertification de leur contrée
Qui les laisse désormais affamés
Alors qu'ailleurs les océans vont déborder.

Certes, ce monde est injuste,
Mais larmoyants ils vous tendent la main :
Et si on essayait juste
Une fois de plus, de bâtir un meilleur demain ?

Un pas à la fois,
Une bouchée à la fois,
Construire un monde qui vaudra d'être perpétué
À l'instar de cette Terre qui sinon sera bientôt tuée.

LE PÉRIPLÉ DES MYAKS

Par Jean Pouëssel

À l'image du peuple des Myaks, les populations les plus touchées par le réchauffement climatique seront celles qui y auront le moins contribué. En effet, l'exposition au risque du changement climatique concerne à 90 % l'Afrique et l'Asie du Sud-Est alors même que ces régions contribuent respectivement pour environ 4 % et 6 % aux émissions mondiales de gaz à effet de serre (GES), et que leurs émissions par habitant sont très nettement inférieures à la moyenne de 2,1 tonnes/ans préconisée par le GIEC. Par comparaison, les Canadiens consomment en moyenne 15.1t par an et par personne, 7 fois plus que ce qui est préconisé.

Le microscopique archipel des Lima Pulau, confettis au large de Timor Leste, avait toujours vécu au rythme de la mer de Banda. Pour traverser Baru Pulau, l'île principale, il fallait, d'est en ouest, huit heures de marche sur un rythme rapide et trois heures dans sa largeur. La tribu Myak qui y prospérait depuis des temps immémoriaux, sans le savoir et sans jamais avoir entendu parler des Égyptiens antiques, se considérait comme le Peuple de la Mer.

Les Myaks avaient toujours su tirer profit des ressources de l'île. Les bananiers et les cocotiers regorgeaient de fruits, et les minuscules baies amères dont ils raffolaient poussaient par milliers. Les caramboles, les longanis et les durians ne manquaient pas, tout comme les aubergines et les feuilles de manioc. Et puis, la mer, à perte de vue, gigantesque zone grouillante de coquillages et de poissons, donnait au clan cette viande qu'il cuisinait de mille façons depuis l'époque des grands-pères de leurs pères.

Les Myaks conduits par Sitti, femme avisée et détentrice de la mémoire du clan, auraient pu vivre ainsi des milliers d'années sur ce paradis sur terre, dans cette douce autosuffisance, si certains signes, au fil des temps, n'avaient assombri leur horizon.

Appuyée sur son bâton en bois de keruing, seule face à la mer qui miroitait, Sitti se souvint de la manière dont tout avait commencé. Elle revoyait sa grand-mère, l'air grave, réunissant le conseil du clan à l'issue de la saison des pluies. La vieille femme leur annonçait des bouleversements à venir. Tous se levaient à sa suite pour se rendre en trotinant, à la queue-leu-leu, sur la côte occidentale de l'île. Là-bas, la cheffe du clan pointait son index au-delà des eaux vers la grande île et ses habitants avec

lesquels ils commerçaient parfois. L'horizon semblait brouillé, la mer et le ciel se rejoignaient dans une ligne aux contours incertains. Les hommes et les femmes du clan attendaient, les pieds dans l'eau, les yeux plissés. Un cri retentit. L'un d'entre eux désignait des volutes mystérieuses sortant d'un long tuyau aux éclats aveuglants, montant vers le ciel pour s'y disperser en filaments sombres.

Plus tard, lorsque sa grand-mère était déjà morte depuis bien longtemps et que le père de Sitti dirigeait le clan, les signes navrants se multiplièrent. Les vents commencèrent à apporter ces odeurs que les Myaks ne connaissaient pas auparavant, des odeurs acrimonieuses que la nature semblait incapable de créer seule. Mais les vents n'apportaient pas que des senteurs. Chargés de fumées noires, ils obscurcissaient également le ciel bleu qui avait toujours noyé de lumière Baru Pulau et ils provoquaient chez les plus jeunes ces toux qui leur creusaient la poitrine. Plus grave, la ligne de cocotiers qui formaient comme une forteresse frémissante face à la mer se trouvait désormais gagnée par les eaux, comme si l'océan voulait reprendre les terres sorties de ses remous. Et puis... Un matin, les trois hommes chargés de rapporter l'eau douce qui coulait dans la grotte des Ancêtres revinrent au village dans un très grand état d'agitation. À cette époque, Sitti était une adulte. Tout le village, regroupé autour des porteurs, poussa des exclamations de déconvenue. L'eau récoltée dans les grandes nasses au fond recouvert de feuilles de bananiers ne présentait plus cette pureté et cette transparence qui l'avaient toujours rendue magique. Elle avait été troublée par une espèce de sédiment orange. Le père de Sitti l'avait portée à ses lèvres puis recrachée d'un air dégoûté.

Les pieds crochetés dans le sable, Sitti regarda passer une de ces masses métalliques flottant sur l'eau. Elles avaient désormais pris l'habitude de frôler son île, jetant des vagues qui venaient lécher ses rivages, secouant jusqu'à la minuscule rivière d'eau potable. Sitti pouvait parfois en observer trois dans la même journée. Un bruit phénoménal déchira soudainement l'air. Elle sursauta. Elle savait que le bruit tonitruant du bateau était amical mais cela la surprenait toujours. En réponse, Sitti agita son bâton devant elle.

Depuis qu'elle était devenue la cheffe du clan, des dizaines de questions l'assaillaient. Elle avait, comme son père et sa grand-mère avant elle, comme jadis tous les disparus de sa famille, la charge de la communauté. Elle devait faire en sorte que rien ne manqua à la tribu. Sitti y était toujours parvenue comme tous les chefs de ce clan avant elle. Aujourd'hui, pourtant, tandis qu'elle scrutait l'horizon qui ne ressemblait plus à celui qu'elle avait connu enfant, il lui semblait que tout lui échappait. L'eau, les fruits et les légumes, les coquillages, le poisson... Rien n'avait le même goût, et le temps de la profusion semblait avoir passé comme un mirage.

Elle jeta un regard inquiet vers les cocotiers qui, désormais rongés par l'eau de mer, penchaient dangereusement et semblaient dans l'attente d'être engloutis. L'eau de la caverne des Anciens était devenue à peine buvable et la dernière mousson avait fait tomber sur l'île une pluie brunâtre qui avait déposé sur les feuillages une pellicule collant aux doigts.

Devant ces bouleversements, qu'aurait fait son père ?

Qu'aurait décidé sa grand-mère, la Juste ? Huit lunes avaient passé. Sitti avait pris la décision de réunir le conseil du clan. À

l'entrée de la grotte des Anciens, ils s'assirent en silence et écoutèrent longuement l'eau de la source frémir sous les roches. Ils restèrent ainsi, baignant dans une douce méditation, dans un prélude dont ils pressentaient qu'il laisserait rapidement la place à quelque chose d'inattendu. Sitti leva la main et chacun put alors prendre la parole. Un homme débuta en déclarant que, depuis une éternité, il n'avait plus aperçu de raies manta et de requins lors de ses sorties en mer. Un autre ajouta que les bonites à ventre rayé et les encornets devenaient trop petits pour être pêchés. Une femme évoqua les baies qui n'avaient plus rien de charnu. Pendant près de deux heures, chacun, déchargeant son coeur de dizaines de petits faits étranges, égrena tous les changements que semblait connaître Baru Pulau la bien-aimée.

Après ce tourbillon de déclarations accablées, rageuses, mélancoliques, l'évidence s'imposa à tous. Baru Pulau, l'île nourricière, la terre qui les avait tous vu naître, sur laquelle des générations de Myaks avaient grandi et avaient été heureuses, ne semblait plus réunir les conditions élémentaires de survie. Sitti laissa sa pensée s'assembler tandis que tous attendaient son intervention. Enfin, elle se décida à parler. Longuement, elle résuma la pensée commune, décrivit l'île comme elle avait été, retraçant les bonheurs collectifs et l'espoir en l'avenir qui avait toujours guidé les Myaks. Puis, elle s'acharna à dessiner ce que Baru Pulau était devenue, ses transformations, son changement de couleurs, d'odeurs, de saveurs. Dans un murmure de réprobations, les yeux au ciel, elle demanda à un interlocuteur invisible pourquoi le peuple de la mer, si doux, si respectueux de son île, subissait un tel sort. Enfin, elle rendit sa décision. Les plus enthousiastes laissèrent alors déborder leur joie tandis que

les autres se contentèrent de grommeler un vague assentiment.

Le choix de quitter Baru Pulau fut annoncé le soir même au reste du clan et les préparatifs débutèrent le lendemain. Il fallut plus d'un an aux Myaks pour construire la dizaine de pirogues à balancier taillés dans les meilleurs bois de l'île. Un auvent fait de feuilles de bananiers fut installé sur chaque esquif afin de prémunir ses occupants du soleil et des intempéries. De taille moyenne et pouvant contenir une douzaine de personnes, les embarcations, barrées par le Peuple de la Mer, ne craindraient pas d'affronter les grains et les vagues scélérates. En profusion, des vivres furent montées à bord. De la viande de porc et des poissons séchés, des fruits et des légumes, de l'eau douce, de quoi pêcher, évidemment.

Un matin, Sitti, observant le ciel, estima que le temps du départ pouvait être annoncé. Une dernière fois, à la queue-leu-leu, tous s'enfoncèrent dans les profondeurs de l'île vers la grotte des Anciens. Ils dirent adieu aux morts qu'ils avaient coutume d'asseoir sur les branches hautes des arbres, le dos attaché au tronc, afin que le soleil les momifia. En silence, ils rendirent hommage aux dizaines de dépouilles tournés vers le Sud, là où la mer ne laissait plus de place aux terres, où les esprits des Myaks dansaient dans une nuit éternelle.

Puis, dans un tumulte de cris et d'éclaboussures, ils embarquèrent et quittèrent pour toujours Baru Pulau qui leur avait tant donné.

Les Myaks aimaient chanter, aimaient la vie, aimaient la mer. Le début du périple fut un ravissement. Portés par un flot reposé, ils avancèrent vers l'Ouest à la recherche d'une nouvelle terre vierge et pure. Ils longèrent de grandes îles dont ils sa-

vaient qu'elles étaient déjà occupées. Ils s'en approchèrent parfois pour constater que l'Homme en avait pris possession pour en martyriser la chair. Ils aperçurent d'étranges constructions colorées, faites de tubes qui semblaient cracher des liquides et des fumées, ils découvrirent des pontons surpeuplés sur lesquels des grappes d'humains s'accrochaient comme des coquillages. Ils virent des villages au bord de la mer prolongés, dans les collines environnantes, par des centaines d'habitations de bois et de tôle. Ils furent surpris de naviguer dans des eaux aux couleurs étranges, boueuses et malodorantes à la surface de laquelle flottaient des milliers de ces objets inutiles qui avaient déjà atteint Baru Pulau, et sur lesquels, parfois, leurs pieds s'étaient blessés. Puis, ils parvinrent au large d'une très grande plage cernant une île magnifique, sur laquelle un désordre monstrueux s'étalait sur plusieurs lieues. Cela ressemblait à un vaste village qui, en chutant du ciel, se serait brisé en millions de morceaux. Ils accostèrent pour découvrir des centaines d'habitations ravagées par quelque colère du ciel ou de l'océan. Pas un humain n'appararaisait dans ces décombres.

Jamais, les Myaks n'avaient observé un tel désastre, une telle disharmonie. Il leur semblait, en ce lieu précis, que la nature et l'Homme faisaient deux.

Ils prirent le large. Leur odyssée les mena vers des îlots aux bandes de sable blanc que la mer semblait vouloir effacer de la surface de la terre. Ils s'y arrêtrèrent, s'y reposèrent, rechargèrent en fruits frais leurs embarcations et reprirent la mer, ne se retournant pas sur ces langues de terre promises, comme Baru Pulau, à la disparition sous l'eau.

Ils naviguèrent des lunes et des lunes. Partout, le même

spectacle de désolation s'offrait à eux. Des eaux troublées, souillées, des côtes encombrées par des humains qui ne montraient ni joie, ni bonheur, des plages sur lesquelles venaient s'échouer tout ce que l'océan pouvait rejeter. En désespoir de cause, ils s'éloignèrent définitivement des rivages à la recherche de leur nouveau paradis au milieu des eaux. Pourtant, même en pleine mer, ils avançaient parmi la multitude d'objets que les courants et les marées avaient regroupés en masses flottantes, tels des monstres marins sans vie.

Cela faisait désormais dix lunes que Sitti et les siens avaient débuté leur périple. Au fil du temps, leur détermination ne fut plus aussi joyeuse. Les sourires disparurent des lèvres, les chants s'estompèrent. Un soir, ils virent s'accumuler au-dessus d'eux un tel amas de nuages, une telle noirceur menaçante qu'ils redoublèrent d'efforts pour atteindre un abri. Mais ils ne le trouvèrent que trop tard. Ils durent essayer une tempête comme jamais ils n'en avaient connu auparavant. La tribu perdit quatre embarcations. Au coeur d'une petite anse que protégeait une poignée de cocotiers, les survivants de l'odyssée, recroquevilés dans leur tristesse, pleurèrent longuement les soeurs et les frères emportés dans les abysses. Sitti plongea dans la mémoire de ses ancêtres pour essayer de retrouver la trace d'un tel événement. Mais, jamais on ne lui avait relaté qu'un tel déferlement d'eau, de grondements et d'éclairs avait pu exister. Pour la première fois, elle ressentit un grand abattement la submerger et elle commença à douter de l'entreprise dans laquelle son peuple s'était lancé. Et si la terre entière, les océans, les îles ne formaient désormais plus qu'un monde inhospitalier, abandonné par la douceur ?

Les Myaks qui avaient survécu à la tempête continuèrent leur expédition, mais le cœur n'y était plus. Le silence régnait désormais sur les embarcations et seuls les soupirs d'effort des rameurs se faisaient entendre.

Un soir, alors qu'ils venaient de lancer les cordes qui lieraient ensemble, pour la nuit, leurs pirogues à balancier, ils se tournèrent d'un même élan vers Sitti. Pour la première fois dans sa vie de cheffe de clan, à la vue du désespoir qui se lisait dans leurs regards, elle sentit monter à ses yeux des larmes qui n'avaient plus coulé depuis la mort de son père. Elle réalisa à cet instant précis la vacuité de leur entreprise. Plus jamais, les Myaks ne retrouveraient de terre sur laquelle se fixer. Les paradis d'avant semblaient avoir été engloutis.

Elle prit alors une décision dont elle n'avait jamais imaginé qu'elle eut pu effleurer son esprit, une décision que pas un seul chef du Peuple de la Mer n'aurait pu envisager. Elle commanda aux pirogues de faire route vers le Sud. Il n'y eut personne pour s'opposer à la volonté de Sitti. Comme un chef savait et devait le faire, elle avait traduit le sentiment profond des siens.

Elle aperçut même quelques sourires fugaces parmi les rameurs.

Le dernier voyage fut silencieux, mais serein. Tout le temps que dura la traversée vers le néant qui les attendait, Sitti se demanda ce qui avait pu causer le malheur des Myaks. Pour la première fois, elle ressentait avec acuité la terrible injustice qui frappait les siens. Eux qui vénéraient ce que la terre et l'océan leur donnaient, qui n'avaient jamais pris plus que ce dont ils avaient besoin... Qui, dans ce monde, avait un jour décidé de tout saccager, de transformer ce qui avait été beau, sain, bon et

bénéfique en son exact contraire ?

Devant elle, la mer déployait son infinité. Au milieu de nulle part, sous un soleil qui brûlait tout, elle fit arrêter les pirogues à balancier. Le clan se trouvait désormais là où l'eau ne laisse plus de place aux terres.

Alors, doucement bercés par les eaux, les Myaks purent s'allonger et rêver aux esprits des ancêtres avec qui ils allaient bientôt danser dans la nuit éternelle.

LE RÉCIT DES QUATRE

Par Alexa Demers-Sierra

L'eau, la terre, le feu, l'air - quatre éléments aux implications mystiques. Le capitalisme néo-colonialiste se targue de domination mégalomane sur les peuples, les pays, les terres, les éléments. Un contrôle aussi violent que fictif : lorsque les éléments se rebellent, l'argent n'a aucun pouvoir.

Écoutez les vagues se mouvoir
Les flots parler : À vous chers enfants,
moi mer, je laisse une robe bleue souillée,
tâchée de mares, où se sont accrochées des villes flottantes
qui me privent d'air et de soleil.

Entre vos mains s'échappe une terre sèche,
colonisée et volée, détruite par ceux qui ne sont pas vos
ancêtres.

Grand-papa, se retourne dans le sol.
Elle ne suffit plus. Elle ne suffira plus.

Le soleil s'éteint dans une nuit illuminée par les flammes.
Entendez-vous l'orchestre destructeur ?
La musique des crépitements ne s'arrête que lorsqu'elle
crée un vide absolu.

Il emporte tout dans une valse rapide, à chaque pas, sa
danse soulève une jupe, fait voler un chapeau, aveugle et
provoque un tintement de vitres brisées.

L'histoire se poursuit avec un colonialisme précédé de neo.
Ce sont toujours les mêmes qui sont agenouillés. La dom-
ination se déploie avec de nouveaux mots, elle blesse avec
de nouvelles armes.

L'insouciance n'a pas bonne conscience.

LE SMOG

Par Thibault Jacquot-Paratte

Depuis le début du 20ème siècle, des milliards de dollars ont été dépensés en campagnes de relation publique au profit d'industries polluantes ou toxiques. Avec le temps, les techniques de propagandes se sont affinées et ont même fait émerger un nouveau champ d'études passionnant : l'agnotologie, soit l'étude de la fabrication culturelle de l'ignorance. Une des stratégies privilégiées pour créer de la confusion autour du changement climatique a été d'engager des scientifiques renommées peu scrupuleux (pour rester poli) — les « marchands de doute » — qui se sont efforcé d'œuvrer pour l'intérêt de leurs employeurs plutôt que dans l'intérêt de la science et de l'intérêt commun. Ces scientifiques dévoyés ont contribué à paralyser la prise de décision politique pourtant urgemment nécessaire. Pourtant, l'auteur est optimiste et nous nous laisse entrevoir un monde plein d'espoir : tandis qu'un peu partout les effets du réchauffement commencent à se faire ressentir, et que le consensus scientifique ne fait plus de doute, les nouvelles générations se sont emparées de cet enjeu majeur pour le porter avec de plus en plus de vigueur.

Le smog plane sur la ville et brûle le corps des gens qui marchent dans la rue. Vénéneux, il s'attaque à leurs yeux, à leur gorge, à leur respiration. Les sens affaiblis, les gens se recroquevillent en petits cadavres noirs et carbonisés. Le smog était arrivé lorsque l'on y « payait » attention ni en dollars ni en yens, alors que certains circulaient dans leur belle voiture, d'autres fumaient des cigarettes, et pendant qu'un homme solitaire, de son air fou, avec de longs cheveux sales et une barbe, tenait en l'air un panneau sur lequel était marqué « Le smog arrive ».

Les animaux avaient pu le ressentir comme un tremblement de terre et s'étaient enfuis rapidement vers d'autres endroits lointains. Les oiseaux s'étaient installés sur la côte et vivaient de poisson et de plancton, et faisaient des algues marines ce qu'ils pouvaient. Les bêtes à cornes étaient parties vers le bois et vécutent de mousse, de fougères, et de tout ce que les arbres pouvaient leur apporter. Les reptiles ont rampé et couru vers les déserts, où il faisait chaud, et où il y avait du soleil, et c'était tranquille.

Seuls les humains étaient restés sur place. Un singe était resté caché dans sa cage, comme seul habitant du zoo, n'étant pas sûr où il devait aller prêter son allégeance et sa confiance. Les humains étaient restés pour rire du vieux fou avec son panneau, ce vieux débile qui hurlait des messages prémonitoires et apocalyptiques, qui avait été dans de nombreux groupuscules et qui avait voyagé, disait-il, avec le guerrier de l'arc-en-ciel, sur les sept mers, les cinq océans, touché les glaces qui restaient sur les continents, pleuré ses dues larmes sur l'érosion, et les fleuves antarctiques, et bien plus encore. Les humains étaient restés chez eux, dans leur confort, avec leur air conditionné et

leur canapé. Ils se nourrissaient de chips aux patates sans faire de repas. Ils se tournaient les pouces sans lever les bras ; sans se dire que c'était le moment de faire de quoi. Ils étaient restés immobiles dans leur routine et leurs embauches, et ils buvaient à grandes gorgées du cola en bouteilles de plastique payées à plus de mille pour cent le coût de fabrication.

Pendant qu'ils dormaient, ils n'ont rien entendu. Il est arrivé tout doux, il s'est à peine fait sentir. Il a pris son temps, mais désormais pour le faire partir... ce ne sera pas facile. Le smog est arrivé, et les premiers à le remarquer sont ceux qui sont sortis dans la rue pour regarder que le ciel : normalement bleu – ensoleillée comme la journée l'était – il était tout gris. Ils regardaient au bout de la rue et son fond était invisible. Ils firent quelques pas et leurs yeux picotaient, et essayant de respirer, leurs poumons ne se gonflaient pas comme avant. Leurs poumons fonctionnaient à moitié à la place. Leurs poumons sentaient le venin et réagissaient plus vite que la conscience des hommes.

Le smog, perché par-dessus les immeubles, sa fourrure noire et argentée caressée par le vent trop froid à son goût avait l'eau à la bouche, et était prêt et sûr de se régaler. Ses pupilles serpentaient sur le blanc de son regard fixe, cherchant la meilleure victime, la première victime, tout en exsudant sa chaleur, pour faire suer les gens, pour les rendre las et sans défense. Dans la serre de la ville, ses légumes mûrissaient et il était temps de les cueillir. La salive coulait entre ses crocs acérés ; le smog avait repéré une première entrée, et cette entrée suffoquait, est tombée. L'on appela une ambulance pour la faire hospitaliser, mais le smog s'était déjà baissé pour dévorer sa carcasse. Le

smog avait planté ses canines dans le ventre de la victime – déchira ses vêtements, déchira sa peau, et l'ouvrit pour manger le plus chaud, le plus tendre : les organes. Le smog attaqua les gens dans la rue en grognant comme un chien enragé. Les gens ne sachant pas exactement quoi faire contre lui, ne pouvant pas frapper sa forme fantomatique, comme il apparaissait dans un coin ou un autre, disparaissant, réapparaissant un peu plus tard... les gens avaient visé son corps, visaient en l'air la masse noire au travers de laquelle les rayons du soleil pouvaient encore passer, et ils avaient envoyé des fusées, des missiles pour l'anéantir, mais alors que leurs explosions retentissaient, les débris étaient absorbés par le smog, et l'alimentait de protéines et de puanteur. Ensuite, ils avaient envoyé des avions de chasse, qui eux non plus ne pouvaient ni tirer ni briser le smog qui riait en son for intérieur tout en suçotant un innocent comme l'on suceraient un bonbon, par les pores, tout entiers, s'amincissant, toussant et recrachant et abandonnant la vie sous l'effet du smog, pendant que les moteurs des avions offraient un ravitaillement par intraveineuse.

Rien ne ralentissait le smog qui devenait roi et avait l'audace ainsi que l'autorité de donner des ordres à la ville, et qui soudoyait d'énormes lobbys pour lui faire de la propagande. Le smog et ses proches, de son espèce, trouvèrent, dans les pays où tout s'achète, des scientifiques pour les défendre, des gens qui écrivaient des livres sur son espèce, qui produisaient des documentaires sur le phénomène qu'il représentait. Ces gens firent son éloge comme prodigue de la nature, merveille de l'évolution ! Les smogs riaient et se limaient les ongles en pointes. Ils entraient par les fenêtres – qu'ils ouvraient en un coup brusque

si elles ne l'étaient pas déjà – ou par les systèmes d'aération. Les gens ne sortaient plus au début, mais lorsqu'ils se sentirent aussi susceptibles dedans que dehors, ils reprirent le cours de la vie comme normal. La paranoïa les rendait plus agressifs, et ils se mirent à se tirer les uns sur les autres, et ils adhérèrent de plus en plus aux religions, et parfois ils en créèrent de nouvelles que, moins reconnues, l'on nomma de cultes. La haine régnait, les religions, entre elles, et entre les cultes aussi et un culte était même voué au smog, et le smog considéra cette réussite comme sa victoire sur une race d'esclaves et de marionnettes.

Les humains se reproduisaient de plus en plus vite, et le plus nombreux ils étaient, plus mouraient, et le plus ils étaient vivants ou morts, le plus le smog grandissait en taille et puissance, et le plus vivait et mourrait le plus les humains se reproduisaient. Le smog provoquait les gouvernements qui, cherchant un pouvoir politique, cherchant une raison d'être, cherchant une légitimité, et cherchant les pots-de-vin et la puissance du smog, incitaient la population à croître, incitaient les gens à contribuer aux souhaits du smog. Le smog se faisait des tanières une fois assez puissant – il était comme un brouillard où on ne voyait pas plus loin que le bout de son nez, et en posant sa main sur la bouche des gens qui, aussi inutile que ça l'était, portaient des masques, et ils mouraient engloutis sans ne serait-ce un cri. Les vêtements s'étaient déchirés et le brouillard alla jusqu'à casser les os en deux pour en sucer la moelle osseuse, et si le smog avait pu manger les os, il l'aurait fait, même s'il se sentait victorieux en laissant des ossements ensanglantés aux coins de rue, sur lesquelles les passants allaient trébucher comme sur de simples ordures.

La société résolue sous l'ordre du smog était le désarroi de l'homme moderne et des espoirs d'autrefois. Le risque imminent de tout, la nullité des dirigeants tous aussi corrompus les uns que les autres, la futilité apparente de l'existence et de l'aventure de la bêtise humaine avait rendu les gens empreints dans le moment, criant yolo et carpe diem, et les avait rendus aussi égoïstes que bêtes. L'éducation servait au fric, le fric servait pour le moment. L'on vivait endettés du smog, l'on mourait dans ses bras. « À jamais le smog aura son empreinte dans nos vies, » nous disions-nous. Vivre par et pour le smog. La nouvelle génération, les enfants du smog.

Mais la révolution ne meurt jamais, et là où des gens n'ont jamais rêvé de vivre libres, dans le respect et la tête haute, chacun, dans la gratuité de l'être et la richesse de la vie, l'on ne baisse pas les bras. Car l'on ne peut pas tout cacher du smog, mais le smog ne peut pas tout voir quand même, et là où le smog ne regardait pas, des optimistes ont fait des plans pour des machines. Il fallait couper le smog où son alimentation. Ils avaient vu plus loin que les scientifiques, ils avaient craché sur les lobbys et ils avaient refusés l'argent sale, que ne représentait rien ou pas grand-chose dans tous les cas, s'ils n'avaient pas une vie saine et sauve. Plutôt que de mourir sous l'emprise du smog, mourir dans la révolution. Plutôt que de risquer sa peau à exister comme une merde, risquer sa peau pour s'épanouir.

Ils sont allés à la campagne, là où le smog ne voulait pas aller, où les vents hérissaient sa fourrure et où il se sentait faible, où il y avait peu de victimes, peu de clients, peu de supporters en t-shirts de marques et en baskets à la mode, et ils y sont allés avec leurs plans et ce qu'ils pouvaient rassembler. Ils ont

pris chaque outil à leur disposition. Ils en ont construit une première, puis ensuite une deuxième, et ils les ont reliés au système électrique, et leurs palmes tournaient. Les premières maisons qu'elles alimentaient brillaient de lumière au milieu des champs, et l'on y tint quelques¹ fêtes où les gens buvaient et jouaient de la musique.

Mais le smog en entendit le bruit et voulut aller briser ces phares d'espoir comme il en avait cassé avant – comme il avait démolé et caché des voitures électriques depuis le 19^e siècle, lorsqu'il était enfant, et comme il avait inventé l'essence diesel pour un moteur à la base faite pour huile végétale. Le smog se révolta et le lendemain matin, il se leva et s'en alla vers le profond pays avec ses reporters, ses propres journaux, avec les chefs d'entreprises et les chefs d'État, et laissa les opposants gueuler sans, pour une fois, les éliminer, mais une fois en plein milieu des champs, il trouva les révolutionnaires à l'œuvre. Ils en avaient construit pleins. Les fermiers apportaient tout ce qu'ils avaient, le transportaient dans des barouettes et leurs camionnettes, pour lesquelles ils faisaient le carburant eux-mêmes, et il y avait déjà toute une plaine qui renaissait paisiblement dans le bourdonnement serein et mielleux des éoliennes.

Et tandis que le smog avait fait la route, les gens à l'esprit délavé par la propagande commerciale avaient développé une conscience. Les installations qui étaient déjà connectées aux fils alimentaient la ville. Et dans la ville, emporté par la même bourrasque de révolte, l'on plantait de la verdure aux murs, l'on laissait les arbres pousser grands dans les rues, l'on laissait des ruches là où l'on pouvait, l'on avait des serres dans lesquelles l'on faisait pousser des aliments. Le smog, la tête tournante, vu

des deux côtés un effort le chassant, et il appela ses confrères. Mais ses confrères étaient pris par le même diable. Et à chaque tournant des moulins, ils en prenaient un coup, et progressivement le smog dû se réfugier.

Le smog ne plane plus sur la ville. Le smog se cache, le smog a peur, le smog se tient dans les allées sombres comme les meurtriers et les voleurs. Parfois, comme les violeurs, il s'attaque à une victime en plein jour et la blâme pour sa misère, mais de plus en plus son lobby est faible, personne ne peut le protéger, les juges ont une conscience. Le smog perd, le smog va au gnouf, et le smog s'enfuit entre les barreaux. Mais le smog se fait insulter dans la rue, le smog est ridiculisé. Les gens recherchent l'avenir, les gens pensent aux conséquences, les gens construisent, les gens veulent vivre, les gens veulent se cultiver, les gens veulent être heureux, les gens sont libres, et les gens vivront mieux, éloignés du smog, éloignés des lobbys et de la corruption, en construisant, en érigeant des éoliennes, en aménageant le monde, en s'installant là où l'on est satisfait, là où le monde nous offre ce dont nous avons besoin, comme nous en avons besoin, sur la côte où l'on se rassasie de poisson, dans les bois où l'on mange ce qui repoussera, et dans les déserts calmes, infinis, chauds, ensoleillés. Le smog n'engouffrera plus nos libertés, ne calcinera plus nos dépouilles de son apocalypse.

LA LETTRE DU CHEF SEATTLE

Par Michel Orban

Chef autochtone des tribus Suquamish et Duwamish, Seattle était connu pour son éloquence et ses compétences de chef de guerre. En 1854, alors que le président américain a pour projet d'acheter près d'un million d'hectares de territoires aux peuples autochtones, il devient le porte-parole officiel des négociations. C'est lors de ces négociations qu'il aurait prononcé le fameux discours auquel rend hommage l'auteur de ce poème. Il y oppose deux visions sensiblement différentes, l'une basée sur l'individualisme et la propriété privée, l'autre sur la communauté et le respect d'une nature qui ne peut être possédée. Ce discours est prononcé tout juste quelques années avant le début de la révolution industrielle aux États-Unis qui voit s'accélérer l'exploitation de ses ressources naturelles (et surtout des énergies fossiles), contribuant à l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre et, par conséquent, à l'augmentation de la température moyenne mondiale qui atteint déjà aujourd'hui les 1,1 degrés Celsius.

Sa lettre
S'efface à jamais
Sous les traits de l'ironie.
Son écho se perd dans le bruit
D'une croissance éperdue.
Et pourtant, au creux des mots,
S'élevait la vérité,
Que la folie de la déraison
S'est empressé d'écraser,
Sous un silence de plomb.

OÙ EST PASSÉ L'UNIVERS DE MON ENFANCE ?

Par Karima Zerouali

Lors de chaque événement météorologique et climatique sortant des normales de saisons, il suffit de tendre l'oreille pour entendre une multitude de témoignages. "Quand j'étais jeune, il y avait de la neige jusqu'au-dessus du panneau". "Tu te rappelles quand ce quartier était une forêt dans laquelle nous allions nous rafraîchir l'été". "Les crues sont plus importantes qu'il y a cinq ans". Les changements se remarquent désormais à l'échelle d'une vie, d'une génération, et même d'une décennie .

J'ai grandi dans un village reculé. J'ai eu la chance d'être au coeur de la nature. Aujourd'hui, je suis loin, il ne me reste que des images. J'ai grandi avec des moineaux, des pigeons, des corbeaux et des mésanges bleues. Ils ont rendu la vie plus riche et plus musicale. J'ai grandi avec des chardonnerets, des hirondelles, des rouges-gorges et des grives musiciennes. Ils m'ont appris le rythme et la mélodie. J'ai grandi avec des fourmis, des scarabées, des araignées et des coccinelles. Ils étaient divers et variés et de toutes les couleurs. J'ai grandi avec des mouches, des moucheron, des abeilles et des guêpes. Ils ont rempli la vie de formes et de bourdonnements. J'ai grandi avec des lézards, des cigales, des crapauds et des grenouilles. Chacun sa place, chacun sa joie et la vie s'épanouissait et s'intensifiait. J'ai grandi avec des rats, des hérissons, des souris et des chauves-souris. Ces dernières, chaque soir, surtout en été, elles déployaient les ailes et envahissaient la nuit. Le hibou, quant à lui, il était un visiteur rare comme l'aigle qui survolait la vallée. J'ai lavé du linge dans un ruisseau. Je sens encore la fraîcheur de son eau limpide dans mes mains. J'ai cueilli des champignons, des herbes et des fleurs : des coquelicots, des pissenlits et des pâquerettes. J'ai cueilli des mûres, des baies, des olives et des figues de barbarie. La liste est encore longue, très longue. Je n'ai pas encore cité les animaux domestiques. Pour moi c'est une évidence : des chats, des chiens, des lapins, des poules, des moutons, des vaches, des chèvres et des ânes. Quel bonheur ! J'ai joué dans des champs de boutons d'or et j'ai semé des graines et des plantes. J'ai humé les diverses odeurs enivrantes de la terre. Elles surgissent de temps à autre et me plongent dans ce passé joyeux et insouciant. J'ai aussi grandi avec de merveilleux levers et couchers de

soleil. Les nuits étoilées étaient une source de paix et d'inspiration. Il n'y avait jamais eu de problème de cohabitation. C'était un « Vivre Ensemble » par excellence. Le vivre ensemble n'est pas uniquement le propre de l'homme. Il concerne tous les êtres vivants. Nous vivons dans la nature, avec la nature et pour la nature. Nous ne sommes qu'un acteur parmi tant d'autres. Aujourd'hui, je mesure la chance que j'avais eue de grandir au milieu de la nature. Elle a été vraiment notre mère nourricière et elle continue de l'être. Je me souviens, elle était exubérante, palpitante et excitante.

Ce monde riche et bruyant me manque. Il est aujourd'hui menacé et je m'inquiète. Des épisodes de sécheresse sont devenus récurrents. La pluviométrie est en baisse. Il y a également la construction qui gagne du terrain au détriment des écosystèmes. Le ruisseau est devenu une décharge à ciel ouvert. Le plastique a envahi le paysage. Les abords des routes sont pleins de cannettes et de bouteilles de bière. Il faut vite agir pour sauver ce monde, pour nous sauver. La prise de conscience de la nécessité de protéger notre milieu de vie ne doit pas venir uniquement du centre vers la périphérie. Elle doit commencer simultanément dans ces villages où nous avons encore la possibilité de sauver beaucoup d'espèces animales et florales et dans les grandes métropoles, souvent considérées comme des centres de décision. Nous avons tous la responsabilité du monde de demain. Il est de notre devoir de laisser aux futures générations une terre riche et nourrissante comme elle a toujours été. Chacun peut agir et faire quelque chose à son petit niveau. Nous pouvons changer nos habitudes de consommations et reboiser les terres abandonnées. Ceux qui polluent et détruisent notre milieu na-

turel ne sont pas nécessairement les premiers à subir les conséquences du dérèglement climatique. Il est du devoir des pays industrialisés de fournir des aides financières et techniques aux populations qui se trouvent en première ligne des victimes du réchauffement climatique. Nous avons un devoir de les aider à limiter l'impact et surtout à s'adapter au changement du climat. Sans cette aide, elles seront contraintes à l'exode notamment les terres touchées par la montée du niveau des océans, ce qui n'est pas sans conséquences sur la vie dans les grandes métropoles.

Je me réjouis de voir les villageois et les villageoises conscients de cet enjeu. Ils ont commencé à agir à leur propre échelle. La jeunesse aussi s'organise et sensibilise le public sur les questions environnementales. Il y a partout des Greta Thunburg. Il va falloir accélérer la cadence par des politiques locales, régionales, nationales et internationales. Repenser notre mode de vie est une urgence absolue. Nombreux sont ceux qui ont déjà franchi le pas vers le durable, le raisonnable et le renouvelable. Seulement une action globale est capable de freiner le réchauffement climatique et de sauver notre environnement. Mettons de côté les intérêts personnels et agissons tous la main dans la main pour préserver la vie de tous les êtres vivants. La terre est notre bien commun le plus précieux. Préservons-la !

RACINES

Par Poète officieuse

Une ode à la forêt pour souligner ses couleurs, sa diversité, sa richesse fondée sur une symbiose entre les différents êtres qui la composent. Elle porte à elle seule l'idéal de société des plus grands utopistes. Pourtant, même si l'argent ne pousse pas dans les arbres, les forêts sont source de gains économiques. L'auteur.rice offre dans son poème de redécouvrir que l'existence même de l'arbre est le profit le plus précieux et que ses bénéfices sont partagés également autour du globe. Les "poumons de la Terre" et puits de carbone sont un rempart irremplaçable contre les changements climatiques et leur destruction ne peut être remplacée. Leur diversité et leur intégrité doivent être préservées, coûte que coûte.

Nous aurons des pieds racines, des mains mangroves, des larmes douces de bois flotté

Nous aurons une caboche cabane ou chalet montagnard.
Nous aurons la peau ébène, bouleau ou châtaignier.

Je militerai pour la protection des feuillus du Morvan,
Vent debout face aux hordes de tronçonneuses, le sourire
aux lèvres
Devant des stères empilés de résineux comme autant de
barricades.

Tu serras au chaud, près de la cheminée, patient aimant.
A mon retour, l'odeur apaisante du saumon à peine sorti
du fumoir à chaud
Nous emmènera jusqu'aux portes de Lemmenjoki

Nous aurons la forêt comme amie
Verte profonde au doux bruissement vitalisant.
Aiguilles de pin berceuses, belette amazone, tisanes aux
baies d'hiver, elfes protecteurs.

Nous aurons des pieds racines, des mains mangroves, des larmes douces de bois flotté.

Nous serons le ciel du Ventoux
Nos yeux miroirs des champs de lin lavande, brillants
comme saphirs et émeraudes
Les pieds battants l'eau claire de la piscine,

Je parlerai pastel quand tu crieras indigo
Les narines saoules, les cheveux battus par l'air de l'océan
de pins,
Tu vibreras Quimper quand je pleurerai Essaouira
Nos sangs-mêlés d'un même bain de teinture, nous frap-
perons aux portes de Sidi Bou Saïd

Nous serons l'écume, nous serons la lune
Nous danserons cascade et meltem
Nous serons
Mais eux que seront-ils ?

RÉALITÉ

Par Sarita Méndez

Les civilisations à tradition orale transmettaient leurs expériences, sagesses, croyances au travers d'histoires et légendes. Les fables, récits de voyage ou de vie retiennent plus facilement l'attention dans la mesure où le lecteur.rice ou l'auditeur.rice se retrouvent dans le contenu. L'intimité d'un témoignage dépeignant la détresse, l'injustice, l'incompréhension a parfois plus de répercussions qu'une dizaine de rapports scientifiques.

Qu'ai-je fait aux cieux
Pour être ainsi puni ?!
Je croyais que les dieux
Voulaient un peuple uni !

Je suis né mal loti,
C'était involontaire !
Contre ma mère aux pieds nus, j'étais blotti,
Tandis qu'elle cherchait du travail,
Déterminée et volontaire,
Marchant des kilomètres le long des rails...

Ma mère, pauvre femme...
Elle s'est dévouée pour moi,
Corps et âme,
Se tuant à la tâche, mois après mois...

Oui, se tuant à la tâche,
Acceptant les travaux les plus rebutants
Que rejetaient quelques lâches,
Qui eux, prenaient du bon temps !

Pour eux, pas de cals dans les mains,
Sur tout le corps, aucune courbature,
La seule chose qu'ils acceptent entre leurs mains,
C'est le corps d'une jolie fille et le volant de leur voiture !

Oui, dans leur voiture, ils se pavanent,
Se rendent au casino dépenser leurs millions
À coup de trajets en avion,
Tandis que nous, pauvres exploités,

Nous vivons en caravane,
Et encore, si nous avons la chance d'avoir un toit pour
nous protéger...

Ils ne se soucient pas de la pollution qu'ils génèrent,
Consomment à tout va sans réfléchir
Que nous, les pauvres, nous risquons de pâtir
De leurs comportements inconscients,
Et que notre santé dégénère,
Tandis qu'ils se croient omniscients...

Ils jurent leurs grands dieux
Qu'ils se veulent écologistes
Et qu'ils feront des efforts pour assainir les cieux,
Mais dès qu'ils le peuvent, se précipitent sur une piste,
Pour suivre un Grand Prix !
Pour eux, notre vie n'a pas de prix...

Je suis né pauvre, et je pleure,
Ma mère est morte, et je pleure,
Ma Terre se meurt, et je pleure,
Tandis que les pollueurs, par leur argent se croyant
protégés,
Ne savent pas qu'ils se leurrent,
Et aux remarques répondent d'un rire léger,
Tandis que les pauvres pleurent...

LA REVANCHE DE L'OcéAN

Par Tawfiq Belfadel

Les états insulaires seront parmi les plus touchés par le réchauffement climatique. La première difficulté qu'ils devront affronter est la disparition des récifs coralliens. Avec une température moyenne à +1.5 degrés par rapport à l'époque préindustrielle 70 à 90 % des récifs coralliens des mers chaudes devraient disparaître. Or, il s'agit de la source en protéine principale des populations de ces états. La seconde difficulté est la montée du niveau des océans, causée à la fois par la dilatation thermique de l'eau et la fonte des glaces continentales. D'après les scientifiques, si les émissions de gaz à effet de serre n'atteignent pas un pic rapidement, nous pourrions nous retrouver avec une élévation du niveau de la mer d'un mètre d'ici la fin du siècle et la majorité de ces états finiraient engloutis.

Il était une fois, un village qui se trouvait dans une île au milieu de l'océan. Il abritait une centaine d'habitants. Le Roi habitait un palais construit au sommet d'une montagne.

La population vivait grâce à l'agriculture, à l'élevage des animaux, et à l'océan. Celui-ci constituait leur grande source de nourriture en offrant une quantité immense de poissons et de mollusques. En plus de l'alimentation, il était leur source de richesse ; les habitants cueillaient les coraux précieux et les vendaient au Roi qui les exportait ensuite à bord de vaisseaux pour les revendre aux autres royaumes.

Les sources en eau douce étaient abondantes. Aucune bête sauvage n'existait sur l'île. Le climat était parfait, ni trop chaud, ni trop froid, ni trop humide. La faune et la flore était, à terre ou dans les profondeurs de l'océan, riche et diverse. En somme, l'île était un paradis. La vie y était merveilleuse. Tout le monde était heureux. De nombreux royaumes ennemis tentaient de temps en temps d'envahir cet eldorado océanique. Mais grâce au commerce des coraux, le Roi avait réussi à avoir une armée puissante et un grand arsenal de guerre.

Depuis leur premier jour sur cette île, les habitants ne s'étaient jamais plaints. Jamais un problème ou une catastrophe n'étaient survenus.

Une certaine année, des incidents étranges commencèrent à se succéder l'un après l'autre. Personne ne put les comprendre. L'étonnement et l'inquiétude envahirent le royaume. Au fur et à mesure, ces phénomènes se multipliaient et l'inquiétude des villageois s'amplifiait.

Les premières semaines, les plantations séchèrent comme si

elles avaient brûlé. Les fruits et légumes moisirent et devinrent immangeables. L'eau autrefois douce et limpide devint trouble et amère. Beaucoup d'animaux moururent comme s'ils avaient avalé un poison. Des palmiers et des arbres séchèrent.

Les semaines suivantes, le stock de poissons et de mollusques se réduisit. Des espèces marines, abondantes jadis, disparurent à jamais. Sur la surface de l'eau et dans les profondeurs de l'océan, des déchets foisonnaient : du plastique, des filets de pêche abandonnés, et d'autres objets que les habitants ne connaissaient pas. Une tortue de mer et un cétacé échouèrent sur la grève, blessés et fagotés dans des mailles de pêche. À quelques mètres du littoral, des taches noires apparurent sur l'eau ; c'était un produit chimique visqueux qui irradiait une odeur puante.

Etonnés par cette brusque métamorphose de l'île, tous les habitants posaient la même question : « qu'est-ce qui se passait ? ». Les hypothèses pullulaient, mêlant légendes et mythes mais personne ne trouva d'explication vraisemblable pour ces phénomènes étranges. Les uns dirent que les dieux de l'océan étaient en colère et qu'il fallait prier pour les calmer. Les autres jugèrent que des ennemis invisibles attaquaient l'île en jetant les déchets et en tuant les espèces.

Le Sage de l'île, qui était le conseiller du Roi, n'avait pas de réponse aussi. Il demanda du temps pour trouver une explication. Avant de terminer ses recherches, deux autres incidents terribles se produisirent. Le premier était une chaleur excessive qui n'avait jamais touché le village auparavant. Le deuxième était l'affaissement de quelques mètres du littoral de l'île à cause de l'eau qui menaçait d'avaloir tout le territoire dans les

jours suivants. La mort guettait donc les habitants. La fin.

L'inquiétude des villageois devint une angoisse. Ils allèrent au palais et supplièrent le Roi, les larmes dans les yeux, de trouver une solution.

Après quelques jours, le Sage apparut souriant. Avec hâte, le Roi lui demanda :

— J'espère que tu as trouvé une explication à ces phénomènes.

Le Sage répondit en lui montrant un manuscrit jauni par le temps et la poussière :

— Majesté, j'ai trouvé une explication grâce à ce livre intitulé *Atlas de l'océan*.

Le Roi pressa le Sage de donner des détails. L'érudit commença à expliquer en gribouillant sur une grande feuille de papyrus :

— Majesté, ces phénomènes ne sont dus ni à des ennemis ni à des divinités de l'océan. Ils ont une seule explication scientifique : la biodiversité. Nous habitons une île de l'océan. Celui-ci constitue près de 71 % de la surface de la Terre.

Le Roi émit un cri d'étonnement. Avant d'entendre cette information, il croyait que la terre avait plus de surface que l'eau sur la planète. Le Sage continua :

— L'océan est source de notre alimentation. N'oublie pas Majesté que nous mangeons plus de poissons et de mollusques que de viande et de fruits... Certains facteurs ont réduit le stock de ces espèces. D'abord, nous avons dégradé les récifs en cueillant avec excès les coraux. Majesté, les récifs constituent les habitats naturels des espèces marines : si ces milieux naturels étaient en danger, les espèces diminueraient ou dispa-

raîtraient à jamais. Le deuxième facteur est la surpêche ou la surexploitation : nous avons épuisé la richesse de poissons et de mollusques. Le dernier facteur est la pollution de l'océan par les déchets et les produits chimiques. Majesté, les taches noires sur l'eau sont du pétrole. Les espèces ne supportent pas vivre dans un milieu pollué. Tu as vu la tortue de mer et le cétacé sur la plage ; les deux ont été tués par les filets de pêche abandonnés. Bref, il y a une relation réciproque : si l'océan était protégé, la faune et la flore seraient préservées et l'Homme aurait une bonne et abondante nourriture.

Le Roi interrompt le Sage en posant une question :

— Et qu'en est-il de la chaleur et de la dégradation de l'environnement de l'île ?

Le Sage sourit, saisit une autre feuille de papyrus et poursuit son explication scientifique :

— La chaleur excessive et la dégradation de l'environnement de l'île s'expliquent par le phénomène du changement climatique. Majesté, le climat de la Terre est fortement influencé par l'interaction entre l'atmosphère et l'océan. Celui-ci joue un rôle primordial dans la régulation du climat par sa fonction de pompe à carbone et de producteur d'oxygène grâce au plancton.

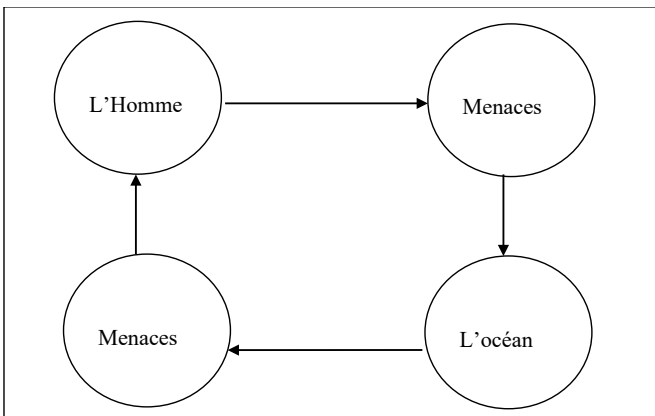
Le Roi interrompt encore le Sage pour savoir ce que voulait dire le dernier mot. Le Sage continua d'égrener le chapelet de son explication :

— Le plancton est un ensemble d'organismes animaux et végétaux qui vivent suspendus dans l'eau. Ils servent à la production d'oxygène comme les forêts. Les causes du changement

climatique sont la pollution qui empêche l'océan de réguler facilement le climat et l'augmentation excessive des gaz dans l'atmosphère. Les résultats sont nombreux comme la migration ou la disparition des espèces, le réchauffement climatique qui menace les humains et l'environnement, et notamment l'élévation du niveau de l'eau. Ce dernier siècle, les eaux de l'océan ont augmenté de plus de vingt centimètres. Majesté, c'est comme ça que l'eau a avalé les bords de notre île.

Cette fois, le Roi ne dit pas un mot. Il fut troublé par la quantité complexe des informations que vint de lui révéler le Sage. Celui-ci prit une nouvelle feuille de papyrus et déclara :

— Majesté, je vais vous résumer tous ces détails en un petit schéma. Nous vivons en interaction avec l'océan : on appelle ça « l'écosystème ». L'océan est constitué de milliers d'unités animales et végétales, et il fonctionne grâce à de nombreux mécanismes invisibles : on appelle ça « la biodiversité », un ensemble cohérent qui assure son fonctionnement. Ainsi, l'océan influe sur notre environnement et même sur notre santé et notre vie. Enfin, il y a une interdépendance entre l'Homme et le monde océanique. Regarde le schéma :



Le Roi posa une question : et c'est quoi la solution pour notre royaume et notre île ?

Le Sage baissa sa tête et murmura :

— Majesté, notre île est menacée de disparition parce que l'océan est dégradé. Nous ne pouvons pas tout réparer maintenant. C'est trop tard. La seule solution est de migrer.

Le Roi s'emporta. Il était tellement attaché à cette île qu'il préférait le naufrage à la migration. Il dit en pleurant pour la première fois dans sa vie :

— Pour aller...aller...aller...où ?

Le Sage prit une nouvelle feuille pour illustrer le plan de migration :

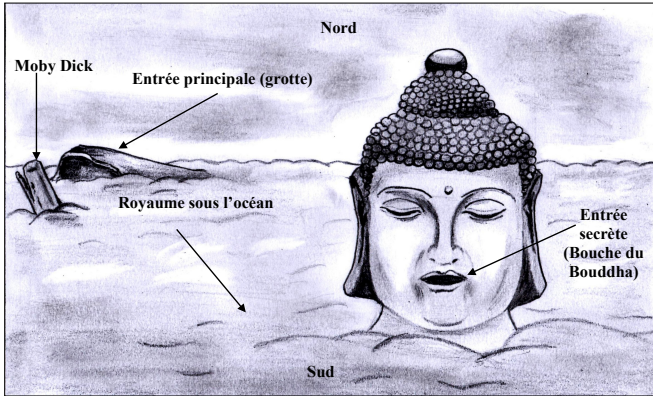
— La pollution touche toute la planète. Il y a seulement des lieux moins pollués que d'autres. J'ai lu dans un livre qu'il y a un royaume désert sous l'océan. Il était habité jadis par des selkies, des phoques qui ont le visage d'un humain. Ils passent facilement de la nature animale à la nature humaine et vice versa. Vu qu'ils aimaient le froid, ils avaient quitté ce royaume sous-océanique pour aller vivre sur la banquise. Le livre décrit ce lieu comme un paradis avec de l'eau douce, des arbres fruitiers, des terres fertiles, et des cavernes de trésors... Mais il y a un problème.

Le Roi écoutait attentivement. Le Sage prit une grande gorgée d'eau et ajouta :

— L'entrée principale de ce royaume se trouve au nord, semblable à une grotte. Elle est visible de très loin mais elle est surveillée par Moby Dick¹. C'est un gigantesque cachalot qui attaque tout humain ou bateau ce qui s'approche de l'entrée. Tous

1 Référence et hommage à *Moby Dick* d'Herman Melville.

les aventuriers qui avaient tenté leur chance avaient fini dans le ventre du prédateur. Mais il y a une autre entrée secrète au sud. Il s'agit d'une tête de statue Bouddha qui flotte sur l'eau, le reste étant sous-marin. Sa bouche entrouverte, contrairement à tous les bouddhas du monde, constitue l'entrée. Puisqu'elle est étroite, personne ne peut passer. Seuls les corps ayant la taille d'un chaton peuvent pénétrer. Il faut trouver une solution à cette bouche énigmatique. Majesté, je n'en ai aucune idée. Cela dépasse mes recherches. Voici le dessin qui illustre la situation de ce royaume ¹ :



Le matin, le Roi regroupa tous les villageois dans la cour de son palais. Il les rassura d'abord en résumant l'explication scientifique du Sage. Ensuite, il leur annonça la mauvaise nouvelle : la migration. Profondément émus, tous les habitants éclatèrent en sanglots. Cependant, la description du royaume sous-océanique les excita et effaça leur malaise. Il finit son discours par ces phrases :

— Notre survie dépend de cette bouche de la statue Bouddha. Je promets de marier mon unique fille à celui qui

1 Illustration réalisée par l'auteur..

trouve une solution pour nous faire entrer à travers cette bouche magique.

Le jour suivant, un jeune homme se présenta au Roi et proposa son plan : agrandir la bouche du bouddha à l'aide d'une bombe artisanale. Le Sage lui répondit que la statue, faite de matière plus solide que l'acier, était indestructible.

Après quelques jours, un autre jeune homme s'engagea. C'était un marchand ambulancier qui sillonnait l'océan à bord de son petit bateau en passant d'une île à l'autre, d'un littoral à l'autre, pour vendre des objets divers. Il connaissait une sorcière qui habitait seule un îlot. Il lui livrait souvent des objets et des matières utiles pour la sorcellerie.

Le jeune arriva après quelques jours chez la sorcière. Il lui expliqua le problème. Après l'avoir payée en pièces d'or, elle lui donna deux breuvages magiques : le premier servait à réduire la taille d'un corps et le deuxième à lui rendre sa forme normale.

Dès son retour, le jeune homme proposa son plan au Roi qui exigea un essai avant le départ définitif. On ramena une bête pesant plus d'un quintal et lui fit avaler le premier liquide. Aussitôt, elle devint petite comme un chaton. Ensuite, on lui fit boire le deuxième liquide et elle revint tout de suite à sa taille normale. Les yeux du Roi s'écarquillèrent de joie. Il serra le jeune dans ses bras et l'embrassa sur le front.

Le lendemain, tous les habitants quittèrent leur petit royaume à bord de vaisseaux. Même les animaux furent embarqués. En pleurant, tout le monde regardait l'île pour la dernière fois. Dans quelques mois, elle allait sombrer dans les abîmes de l'océan à cause de la crise écologique.

La mer était calme. De temps en temps, les villageois voyaient des déchets et des taches de pétrole et d'huile flotter sur l'eau. Grâce à une lunette marine, le Roi aperçut une tortue de mer qui agonisait, emprisonnée dans un filet de pêche abandonné. Il prit une chaloupe et alla couper le filet par un couteau. Sauvée, la tortue fit un grand saut et plongea dans le gouffre de l'océan. Les habitants applaudirent longuement le Roi.

Après des jours de navigation tranquille, les vaisseaux arrivèrent à destination. Les habitants voyaient clairement la tête du bouddha au sud. L'entrée du nord était loin, presque invisible, mais tout le monde voyait les grandes vagues produites par la sentinelle marine Moby Dick.

Les villageois ne pouvaient en revanche appliquer leur plan pour accéder au royaume sous-océanique : le vent produisait des montagnes de vagues qui mouillaient complètement la tête du bouddha. Ils patientaient, guettant le clame.

Trois jours passèrent et le calme ensevelit l'eau. Le Sage et le jeune marchand distribuèrent le premier breuvage aux habitants en commençant par le Roi et sa famille. Ensuite, ils firent avaler aux bêtes. Transformés en petites tailles comme des chatons, les habitants entrèrent l'un après l'autre à travers la bouche de la statue. Sans oublier d'emporter les bêtes. L'accès était facile.

De la tête du Bouddha vers le bas, il y avait un escalier taillé à même la roche. Une lumière splendide éclairait le lieu. Arrivés en bas, les villageois burent le deuxième breuvage pour avoir leur taille naturelle. Ils furent émerveillés par la beauté du royaume abandonné. Il y avait un château, de nombreuses maisons, de multiples couloirs et terrasses, des terres fertiles, des arbres fruitiers, une dense forêt, des sources d'eau douce...

Un parfum exaltant flottait dans l'air pur. Un tunnel lumineux conduisait vers des cavernes pleines de trésors. L'élément le plus envoûtant était un large mur transparent qui leur permettait d'admirer les diverses créatures de l'océan virevoltant et dansant dans l'eau : des poissons et des mollusques uniques, des échinodermes scintillants, des crustacés fascinants, des coraux couleur arc-en-ciel, et des organismes planctoniques bariolés... Il y avait notamment certaines espèces fabuleuses : des poissons en or, des papillons marins, et des cerfs-volants avec des nageoires. Grâce à cet aquarium merveilleux, les habitants avaient une vue microscopique du monde sous-marin et faisaient une plongée insolite en océan sans se mouiller. Ils comprirent que celui-ci était un univers infini et que toute une vie ne suffirait pas pour découvrir ses abysses et ses mystères.

Le Roi tint sa promesse. C'était face à l'aquarium magique qu'il organisa la fête du mariage de son adorable et charmante fille avec le jeune marchand. L'ambiance était grandiose.

Depuis ce jour, les habitants vécurent heureux dans ce paradis sous l'océan, loin des menaces écologiques et du bruit de Moby Dick.

SUR LE POUCE

Par Gaston Vieujeux

Selon l'Observatoire des situations de déplacement interne, les catastrophes naturelles ont causé plus de 318,7 millions de déplacements depuis 2018. Les inondations et les tempêtes sont les plus grandes causes de mouvement. Le Conseiller spécial sur l'action pour le climat du Haut-commissariat aux réfugiés des Nations Unies, Andrew Harper soulignait en 2019 que "rien que sur la première moitié de l'année, les tempêtes, les inondations et autres catastrophes ont provoqué plusieurs millions de nouveaux déplacements". S'ajoutant aux conflits armés, les changements climatiques poussent de plus en plus de migrants à prendre de plus grands risques, à la recherche d'une vie meilleure.

sans arme ni bagage
assoiffés affamés
partis à l'abordage
d'îlots entrebâillés

partis à la nuit noire
au mépris du danger
pour dégoter à boire
à boire et à manger

ils ont quitté l'Afrique
en canot pneumatique
et ça c'était gonflé

ils auront bu la tasse
un bouillon dégueulasse
assez vite avalé

VERS DE TERRE

Par Olivier Cabrera

Durant l'été 2021, l'Allemagne et la Belgique ont subi d'affreuses inondations, tandis qu'au Canada et en Russie la sécheresse a créé de gigantesques feux de forêt et qu'à Madagascar elle a carrément engendré une famine. L'intensification de l'évaporation, causé par le réchauffement, produit des sécheresses, et la masse de vapeur qui en résulte se déplace pour se déverser en déluge sur des territoires plus éloignés – un air plus chaud est capable de contenir plus d'eau. Les scientifiques avaient déjà annoncé l'intensification de ces deux extrêmes : inondation et sécheresse. Malheureusement, si aucune décision sérieuse n'est prise en faveur du climat, les événements comme ceux-ci risquent de devenir de plus en plus fréquents.

Écrire un ver de terre
Un être universel ignorant
Les errances du monde,
Dans son cœur espérant
Trouver une paix profonde...

Écrire un vers de Terre,
Un poème universel implorant
Ceux qui gouvernent notre planète
De préserver ses richesses en secourant
Ces animaux menacés paradant sur nos vignettes...

Remplir un verre de terre,
Pour cesser de boire, de danser et de rire
Pendant que l'eau de vie
Manque au point d'en mourir
À des millions d'existences asservies...

Colorier un vert de terre,
Une teinte d'espoir originel
Qui coulerait de nos forêts
Promises à une jeunesse éternelle
Offrant à la Terre une protection inespérée...

VERT

Par Marc-Olivier Carle

Le vert est partout. Symbole de nature et d'écologie, cette couleur est devenue un argument marketing comme un autre — au détriment des personnes soucieuses de l'environnement et prêtes à payer plus chers des produits dits « eco-friendly ». Lorsque cette affirmation est fautive ou trompeuse il s'agit d'écoblanchiment (ou greenwashing). Pour vérifier si un produit est écoblanchi, on peut se poser cinq questions :

- 1) Y a-t-il une preuve de ce qui est présenté comme écoresponsable ?
 - 2) Y a-t-il un compromis caché ? Ça peut-être, par exemple, d'afficher un emballage recyclable mais d'avoir un produit qui consomme de grandes quantités d'énergies lors du processus de fabrication.
 - 3) Emploi-t-on des termes vagues ? Comme «à base de produits naturels» inscrit sur un nettoyant ménager, lorsque certains agents naturels peuvent être tout autant dangereux pour l'environnement.
 - 4) Nous demande-t-on de choisir le moindre de deux maux ? Un produit pourrait prétendre être meilleur pour l'environnement qu'une autre, mais rester globalement néfaste.
 - 5) Est-ce que le produit est certifié par un label crédible ?
- Autant de questions qui peuvent nous aider à nous protéger de l'écoblanchiment.

Vert le bois tendre
Vertes les feuilles des arbres
Et verte la mousse sur leur tronc
Vert le jade
Vert le monde de jadis

Vertes les aurores
Verte l'erreur boréale
Vertes les forêts rasées à blanc
Verts les sapins qu'on nous passe

Vert le gazon du voisin
Vertes la jalousie et l'envie
Vert les stylos Desjardins
Verte l'avarice
Et vert l'appât du gain

Verts les banquiers
Verts les PDG
Verts les politiciens véreux
Vertes les enveloppes brunes
Verts les milliardaires sur leurs yachts
En eaux vert émeraude des paradis
Où dorment leurs billets verts
Verts les anacondas qui brisent les os de leurs proies pour
les dévorer vivantes

Vert l'or noir, comme les marées de grosse misère qu'il engendre
Vert l'or bleu, mis en bouteilles de plastique jetées à la mer
Vert l'argent qui pousse aux arbres du 1%
Vertes les barrières de bronze qui clôturent leurs domaines
Et vert l'uniforme des milices qui les protègent
Verte la ligne qu'on nous trace
Verte la peine capitale

Vert le Dieu en qui nous croyons
Verte la main invisible qui tire les ficelles
Vert le prix de notre liberté ligotée
Verte Wall Street qui la marchande
Verte la statue qui détourne le regard

Verte la nausée
Noire la misère
Et rouge la colère
Qui montent comme les océans

AUTEUR.RICE.S

Joan Sénéchal. — L'écriture et la musique ont toujours fait partie de ma vie. Depuis que j'ai l'âge de 15 ans, je compose des chansons et des arrangements musicaux, j'écris des poèmes, des nouvelles, des pièces de théâtre, des romans... Touche-à-tout et expérimentateur, je m'essaye à tous les styles et à tous les genres, du policier au fantastique, en passant par l'essai philosophique, l'érotisme, le récit psychologique ou la science-fiction d'anticipation. Depuis peu, je fais partie du comité de lecture des éditions Écosociété, et je collabore à un blogue de critiques littéraires, Page par page. Quand je n'écris ni ne compose, j'enseigne la philosophie avec bonheur au Cegep Ahuntsic. J'ai aujourd'hui 43 ans et je suis papa de deux filles.

Michel Orban. — Je suis né en Belgique en 1967. J'ai découvert mon don pour la poésie en 2008, lors d'un voyage intérieur entrepris dans le but de transformer totalement ma vie. Poète indépendant, je réside en Espagne depuis 2018. Auteur des recueils « Renaissance » (2018), « Profondeur » (2020) et « Regards

» (2020), disponibles sur Amazon, en français et en espagnol. Coauteur du recueil « Le Souffle du Monde n°10 » (2012) , Editions Amalthée (France). Poèmes parus dans quelques revues en France, en Espagne. Divers poèmes remarquables lors de concours en France, au Royaume-Uni et publiés dans différentes anthologies.

Alexa Demers-Sierra. — Diplômée en études littéraires à l'UQAM et étudiante à la maîtrise en enseignement, Alexa Demers-Sierra s'intéresse à la création de prose depuis son plus jeune âge. Sa démarche artistique laisse entrevoir une double nationalité souvent problématique. Entre l'espagnol et le français, entre le Mexique et le Québec, Alexa unit ses deux cultures pour défendre des causes sociales et environnementales qui lui tiennent à coeur, dépeindre ses états d'âme ainsi que des scènes du quotidien.

Jean Pouëssel. — Né un 16 février en région parisienne, a vécu en Forêt Noire puis sur des îles (Java, Réunion, Corse, Île-de-France...) avant de se fixer dans le sud de la France. L'écriture est l'élément central de sa vie puisqu'elle occupe ses heures de travail (notes, synthèses, discours...) et ses heures libres (nouvelles, romans, poèmes, scénarios...). Il a été publié aux éditions Le Cherche-Midi, Au Diable Vauvert, Belfond et dans de nombreuses revues.

Chantal Fortier. — Chantal Fortier est de celles et ceux qui croient que le salut de l'humanité se situe quelque part sur la marge fragile, résiduelle et sauvage du monde, dans sa dimension géopoétique. Diplômée de l'UQAM en création littéraire, Chantal Fortier étudie actuellement en études littéraires. Née à Montréal, elle a travaillé dans le milieu médical. En plus d'avoir

publié chez Saturne, Les Éphélides, XYZ (à venir en novembre 2021) et Carte blanche, Chantal a obtenu le prix Sylvie-Brien et a été en lice pour la finale du concours du récit de Radio-Canada en 2019.

Gaston Vieujeux. — Années 90-2000, diverses activités autour de la poésie, dont la publication de quelques recueils. Années 2010, sommeil absolu. 2020, nouveaux débuts et accueil dans différentes revues françaises, notamment Dissonances, Revue Méninge, Poétisthme, le Soc, Encre(s) et Lichen !

Didier Colpin. — Didier COLPIN est né en 1954 à Laval (France). La poésie est pour lui le contraire de Twitter et de sa rapidité. Elle est un arrêt sur image... Sur un émoi, un trouble, sur la Beauté, la laideur. Le tout vu, ressenti à travers le prisme qu'est son regard... Il écrit sans chercher à échapper à ses propres contradictions, en suivant l'objectivité de sa subjectivité (à moins que ce ne soit le contraire) et en essayant, avec plus ou moins de 'succès', de respecter l'esprit de la prosodie classique, passionnant Rubik's Cube, vaste gnose, vaste ésotérisme...

Sarita Méndez. — Je suis née à Toulouse (France) un 20 février et j'enseigne les mathématiques dans un collège de la banlieue toulousaine. Je me suis passionnée très tôt pour la lecture. J'ai commencé à écrire des poèmes à l'âge de douze ans, et des romans pour mon plaisir à l'âge de dix-huit ans. J'ai récemment obtenu quelques récompenses pour mes textes. Mes autres passions sont les films de comédies musicales américaines de l'âge d'or du cinéma et les anciens films d'arts martiaux, ainsi que l'étude des langues et la musique.

Gabriel Porrrometo. — Gabriel Porrrometo est journaliste et travaille pour plusieurs chaînes de télévision francophones.

Franco-italien, il publie en 2015 son premier roman en italien, le «Métalivre», et écrit la même année des critiques pour le blog du Théâtre Franco Parenti à Milan et des essais en français pour la revue littéraire Nouvelle Fribourg. Trilingue français, italien et anglais, il publie des poèmes dans ces 3 langues sur allpoetry.com sous le pseudonyme Andromenes. Depuis quelques années, il s'essaie également à la peinture.

Marc-Olivier Carle. — Passionné de musique, c'est par l'écriture de paroles de chansons engagées que Marc-Olivier fait ses débuts. Ses textes sont teintés de son intérêt pour les luttes altermondialistes et abordent diverses thématiques avec un humour sarcastique et indigné. Soucieux autant de la forme que du fond, Marc-Olivier cherche la musicalité par les assonances et allitérations, le rythme dans la versification, bien qu'il explore également la prose. Depuis quelques années, il s'intéresse au slam et profite occasionnellement des micros ouverts pour se livrer au public.

Poète officieuse. — Mon inspiration intuitive naît de Dame Nature sans matériau de prédilection : un peu de tout, un brin de rien, le soleil, une pluie de mots, les nuages, une pelure d'oignon, la terre, la pierre, les sauvages de ma rue ... et je tente officieusement et sans résultat garanti de la retranscrire. Je vous emmène en pérégrination au cœur de la nature écoutée, bercée, murmurée... De ces parenthèses s'extraient de mon imaginaire une empreinte bleue, un haïku, un foulard de soie, un bol... des morceaux d'univers, du vôtre ou du mien.

Karima Zerouali. — Karima Zerouali a coordonné la publication d'un livre collectif chez l'Harmattan ayant comme titre : À rebours : une autre mondialisation luttes et identités. Elle a

également participé à un livre collectif qui vient de paraître sur le thème de la lecture. Il s'intitule : Comment inciter les jeunes à la lecture ? Elle est actuellement enseignante d'anglais dans le secondaire et dans le supérieur.

Mikaël Grenier. — Mikaël est étudiant en philosophie à l'université Laval. Il aime les mots, les questions, les humains, le lever du soleil et le café. Il publie occasionnellement dans *Impact campus* et s'intéresse aux questions sociales.

Eric Jolyqua. — Eric Jolyqua, auteur de 28 ans, né d'un père militaire et d'une mère professeure des écoles, est l'aîné d'une fratrie de trois enfants. Jeune breton (France), il déménage à de nombreuses reprises au gré des mutations de son père durant son enfance, puis pour ses études guidées par une passion scientifique. Lecteur avide de romans de fiction et grand admirateur de J.R.R. Tolkien, sa plume trouve préférentiellement le chemin de la fantaisie ou de la science-fiction en s'inspirant d'œuvres majeures.

Tania Ceija. — Professeure de Lettres formée aux arts de la scène, Tania Ceija écrit des poèmes depuis l'enfance. Sensible aux questions sociales et environnementales, elle découvre le slam en 2005 et, en 2008, commence à collaborer avec le groupe de rock « Le Clou tordu ». Avec le collectif « Slam ô Féminin », elle crée deux slamaturgies au Festival d'Avignon 2017. En 2019, Tania rejoint « Les Déménages » dont le premier projet, *Les Pieds dans le plat* interroge notre rapport à la nourriture. Ses textes apparaissent dans plusieurs anthologies et revues poétiques.

Tawfiq Belfadel. — Tawfiq Belfadel est un jeune écrivain, chroniqueur et poète algérien. Titulaire d'un master en civili-

sations et littératures francophones, il enseigne le français au cycle moyen. Fondateur du magazine littéraire Lecture-Monde, il est l'auteur de « Sisyphes en Algérie » (éd. Samar 2017) et « Migrants sans noms » (éd. Casbah 2021). Ses poèmes et textes ont été distingués et primés par plusieurs prix internationaux dont Alain Decaux, La Différence, Sedar Senghor.

Olivier Cabrera. — Auteur et poète amateur français de 32 ans, j'écris depuis une dizaine d'années. Ancien étudiant Sciences Po, HEC Paris et la Sorbonne (philosophie), j'ai décidé d'opérer un virage à 360° et de m'écarter des chemins tracés d'avance. Je suis désormais professeur particulier dans une trentaine de matières. Passionné d'écriture, j'ai auto-édité une dizaine d'ouvrages, essentiellement poétiques et/ou consacrés à ma deuxième grande passion : la course à pied. Ma dernière publication : *100 Poèmes et pensées pour sourire à la vie avec sérénité*, écrit au cœur du premier confinement pour lui redonner des couleurs...

COMITÉ DE LECTURE

Dominic Harvey. — Je me présente, Dominic, et j'ai fait un programme Études Internationales et Langues Modernes à l'Université Laval. Je suis passionné par les langues, les cultures, la cuisine, les arts martiaux, l'aventure, les voyages et l'aventure. Aussi, j'adore ce qui a attiré à la création littéraire. Depuis plusieurs années, je travaille sur ma propre saga littéraire d'épic fantasy. J'aime organiser de temps à autre des rencontres d'écriture lors desquelles nous partageons un verre tout en profitant de l'énergie ambiante pour écrire. C'est par amour et respect pour l'art des lettres, pour la justice sociale et pour Dame Nature que j'ai intégré le jury du concours de textes. Puissent les flots de l'imagination et de la créativité inonder nos terres de torrents littéraires !

Flavie Côté. — Flavie, 24 ans, intervenante et stagiaire en travail social, a étudié dans un programme d'arts et lettres au cégep. Artiste multidisciplinaire, elle est passionnée de musique,

de dessin et d'écriture ! Elle s'intéresse à la poésie depuis longtemps, fait partie d'un club de lecture et d'un club d'écriture !

Léone Grosjean. — Léone, 24 ans, est finissante à la maîtrise en droit de l'environnement, développement durable et sécurité alimentaire à l'Université Laval. Diplômée en droit et en langues étrangères, son militantisme pour la justice climatique s'enracine en 2019 en participant à l'organisation de manifestations pour le climat avec Youth For Climate ainsi qu'à la structuration du mouvement lors des premières assises nationale. Passionnée de plein air et de cuisine végétarienne, elle porte un intérêt particulier à la permaculture et l'éthologie équine.

Nous remercions également Félix St-Hilaire pour sa participation au comité de lecture.

